

1 mth
A. 1786
S 1787

RELATION
DE
L'ÉTAT ACTUEL
DE
LA NOUVELLE ÉCOSSE.

RELATION

DE

L'ÉTAT ACTUEL



LA NOUVELLE ÉCOSSE

Nova Scotia
RELATION
DE
L'ÉTAT ACTUEL
DE
LA NOUVELLE ÉCOSSE.

TRADUIT de l'Anglois par F. SOULÈS.

C'est le nombre d'Habitans & l'abondance
des alimens , qui forment la vraie force &
les vraies richesses d'un Empire.



A EDIMGBOURG ;
Chez WILLIAM CREECK ;
Et se trouve A PARIS :
Chez LAGRANGE , Libraire , rue
Saint-Honoré , vis-à-vis le Lycée.

M. DCC. LXXXVII.

RELATION

DE

LETTRE ACTUEL

DE

LA NOUVELLE ECOSSA

LETTRE DE L'ANGLAIS F. GOUVER

Les copies de cette relation sont
à la disposition de tous les
membres de la Société.



M. EDMOND BOUCC

Cher WILLIAM CREECH

Et à Paris :

Cher LAGRANGE, Libraire, rue
de la Harpe, vis-à-vis le Palais

M. DCC. LXXVII



ÉTAT ACTUEL DE LA NOUVELLE ÉCOSSE.

INTRODUCTION.

QUAND on réfléchit un moment au pays immense & aux sujets nombreux que la Grande-Bretagne a perdus par l'issue malheureuse de la guerre d'Amérique, cette réflexion doit causer la sensation la plus douloureuse à tout homme qui a le bien-être de sa patrie à cœur, & le laisser même dans l'incertitude sur l'origine de ces malheurs. Il ne fait si on doit les attribuer à un système pernicieux suivi par le Gouvernement Britannique ; aux factions & aux cabales de personnes intéressées, tant en Angleterre qu'en Amérique ; à cet enthousiasme qui s'empare quelquefois des Nations entières, ainsi que des simples

individus , encouragé par les artifices des Puissances étrangères qui , jalouses du pouvoir & du commerce de la Grande-Bretagne , cherchoient à les anéantir , en séparant les colonies de la mere-patrie ; aux menées & aux attaques de ces Nations confédérées , aussi puissantes qu'elles étoient nombreuses ; ou si , véritablement , ils ne doivent pas leur origine à toutes ces causes réunies.

Heureusement pour l'Angleterre , ce courage national , qui l'a toujours distinguée , tant dans ses convulsions intestines que lorsqu'elle s'est trouvée environnée de forces infiniment supérieures , se montra dans tout son lustre. L'univers vit avec étonnement les efforts qu'elle faisoit ; ses défaites même ajoutèrent à sa gloire ; l'Europe , l'Asie , les Indes occidentales contemplèrent le pavillon de la Grande-Bretagne , suivi de la victoire , ou repoussant avec succès les attaques de ses ennemis , qui , étonnés des efforts incroyables & de l'intrépidité de ses flottes & de ses armées , ont souvent négligé de recueillir les fruits de ces avantages qu'ils gagnèrent quelquefois à force de sang & de trésor.

En Amérique seule, ses succès produisirent des effets contraires, & elle éprouva un sort tout à fait différent : quoiqu'elle eût dans cette partie du monde des armées nombreuses, braves & actives, & des flottes formidables, cependant ses *victoires répétées* ne la conduisirent qu'à des *défaites réitérées*, & l'adversité marcha continuellement sur les pas de la prospérité. Ces événemens sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ; & , quand ils feroient plus éloignés, le récit ne serviroit qu'à renouveller nos douleurs. Ce pays a certainement perdu beaucoup ; mais heureusement il n'a pas été dépouillé de toutes ses anciennes possessions dans le Nouveau monde. Il lui reste encore le Canada & la Nouvelle Ecosse, quoique l'étendue de leurs limites ait été beaucoup diminuée par le traité provisionnel.

Les grandes Nations sont, comme les familles particulières, sujettes au déclin, à des révolutions & à des malheurs. Elles devroient en profiter pour devenir plus sages, pour éviter par une conduite prudente ces écueils sur lesquels leur félicité & leurs espérances les plus flatteuses ont

déjà fait naufrage , & pour empêcher , en agissant d'une manière tout à fait opposée , que ces mêmes malheurs ne soient renouvelés à l'avenir.

On ressent toutes les émotions qui peuvent naître du sentiment de l'humanité , quand on considère cette province qui servit d'asyle & de dernier refuge à une foule de gens moins recommandables par leur nombre , quoiqu'il fût cependant considérable , que par leur loyauté & les souffrances qui furent l'effet de leur attachement inébranlable à la Constitution britannique. Ces hommes , dédaignant de vivre sous la protection de ces formes de Gouvernement discordantes & désunies , tirées de la cendre des Républiques de la Grece & de celle de Rome , ont quitté leur pays natal où leur propre industrie & celle de leurs ancêtres pouvoient leur procurer une vie tranquille & aisée ; & , sacrifiant tout à leurs principes , ils se sont retirés dans les déserts pour se mettre à l'abri de la violence de leurs compatriotes ; ils sont allés chercher au milieu des forêts le simple nécessaire qu'ils ne peuvent même obtenir que par un travail constant & pénible , luttant

continuellement contre les rigueurs d'un climat barbare, d'un sol rude, inculte & tout à fait différent du ciel bienfaisant & des fertiles régions qu'ils possédoient autrefois.

En la considérant sous un point de vue politique, elle est de la dernière importance à l'Angleterre, parce qu'elle commande entièrement la pêche, qui, si elle est encouragée d'une manière convenable, peut être regardée comme une source inépuisable de richesses pour tout l'Empire, & comme un des principaux ressorts de sa puissance; & peut, en contribuant à augmenter le commerce & la population de la Province, la rendre non-seulement heureuse, mais même la faire servir au commerce de la Grande-Bretagne, par la protection qu'elle accorderoit aux pêches que celle-ci fait sur ses côtes & sur le banc de Terre-Neuve.

En un mot, sa situation est avantageuse, considérée sous tous les points de vue. Ses vaisseaux & ses matelots augmentent avec une rapidité incroyable, ainsi que le produit de ses terres; ce qui donne l'espoir flatteur qu'elle ne tardera pas à se procurer

elle-même toutes les choses nécessaires à la vie; chose que l'on ne sauroit attendre à présent, à cause du nombre de personnes qui, après avoir abandonné leurs habitations dans les Etats Unis, sont venues dernièrement s'y établir.



En un mot, la situation est avantageuse, considérée sous tous les points de vue. Ses vaisseaux & ses matelots augmentent avec une rapidité incroyable, ainsi que le port de ses rades; ce qui donne l'espoir à tout le monde de ne tarder pas à se procurer



ÉTAT ACTUEL

D E

LA NOUVELLE ÉCOSSE.

SITUATION, ÉTENDUE, ASPECT.

LA Nouvelle Écosse est sans doute la Colonie de l'Amérique, qui, par sa situation, convient le mieux à une Puissance maritime, à cause de la facilité avec laquelle elle peut y ravitailler ses flottes, en allant aux Indes occidentales & en revenant, soit pendant la paix, soit pendant la guerre. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur la carte d'Europe & d'Amérique pour être convaincu de ce que j'avance; son voisinage avec l'ancien Monde y est frappant. Elle est beaucoup plus au Nord & à l'Est que toutes les anciennes Colonies; &, comme une

grande partie de son territoire est détachée du continent de l'Amérique, & presque par-tout environnée des eaux de l'Océan, elle offre toujours un abri sûr dans ses vastes ports, dont elle possède un plus grand nombre qu'aucun autre pays de même étendue.

Quand cette Province appartenoit à la France, elle s'appelloit Acadie, & n'étoit supposée comprendre que la grande péninsule triangulaire qui forme la partie méridionale de la Colonie; on n'y comprenoit point ce vaste district qui en est séparé par la baie de Fundy, & qui, s'étendant au Nord du fleuve Saint-Laurent, est borné à l'Occident par la baie de Passamaquoddy & la rivière Sainte-Croix, & à l'Orient, par le détroit de Canso & le golfe Saint-Laurent; l'Océan atlantique borneroit toute la province du côté du midi. Cette Colonie s'étend depuis le cap Sable au quarante-quatrième degré dix minutes de latitude septentrionale jusqu'au quarante-septième degré de la même latitude; elle a cent trente lieues du Nord au Sud & environ cent lieues de l'Est à l'Ouest; savoir, depuis le cap Sable jusqu'au cap Canso, qui est son extrémité la

plus orientale. Au centre est la baie de Fundy, dont la navigation doit être regardée comme de la plus grande importance pour son opulence & sa prospérité future.

La surface du pays offre de loin un tableau agréablement varié de collines & de vallées, sans qu'on y rencontre à peine une montagne qui en interrompe la perspective, particulièrement le long de la mer. Quand on s'en approche de plus près, on découvre ces belles & sublimes scènes de la nature, si fort au-dessus des productions fastueuses de l'art. D'immenses forêts d'arbres aussi anciens que le tems, qui portent leurs branches superbes jusques dans les nues, couvrent par-tout la terre, & lui servent d'ornement. Leurs feuilles augmentent tous les automnes cette couche de mousse, de végétaux & de branches expirantes qui s'amasse depuis des siècles à leurs pieds; le soleil est incapable de pénétrer l'épaisseur de cette croûte consolidée qui couvre par-tout la terre, & elle demeure toujours dans un état d'humidité & de pourriture, ce qui contribue beaucoup à augmenter l'âpreté de l'air en hiver. Les nuages, en passant sur les collines dont nous avons parlé, se trou-

vent souvent arrêtés par les vastes forêts dont elles sont couvertes & remplissent le pays d'eau. Chaque rocher fournit une source, & chaque source un marais de plus ou moins d'étendue, à proportion de la cause qui le produit : il est presque impossible d'y voyager pendant l'été ; on ne l'entreprend ordinairement qu'au commencement de l'hiver, lorsque la gelée a déjà donné à la terre une espèce de solidité.

On ne trouve aucune montagne dans la péninsule, mais on y rencontre nombre de collines dont la douce pente est par-tout couverte de bois. De-là sortent une infinité de sources & de ruisseaux qui servent, non-seulement à orner & à fertiliser le pays, mais qui ont formé dans son centre un grand lac qui a différens degrés de profondeur, & dont on connoît cependant fort peu de chose, sinon qu'il y a sur ses bords de vastes prairies susceptibles d'être améliorées. La partie de la Province qui est au-delà de la baie de Fundy, & qui s'étend jusqu'au fleuve Saint-Laurent, s'élève de même insensiblement, en s'éloignant de la mer, jusqu'au Canada ; mais il n'y a ce-

pendant guere de montagnes. Les terres en sont ordinairement fort bonnes, surtout à une certaine distance de la mer; le bois qu'elles produisent est dur, élevé & très-utile.

Il est remarquable que dans ces déserts sauvages, les animaux évitent précipitamment tous les endroits où ils découvrent les vestiges de l'homme, qui porte ordinairement par-tout la désolation, & inspire la terreur au reste des créatures. Il auroit été heureux pour le genre humain que les indignes passions qui sont propres à l'être le plus parfait de la création, & qui le déshonorent, aient été employées à poursuivre & à détruire les bêtes de proie, plutôt qu'à fomentier & à faire des guerres plus criminelles & beaucoup moins utiles.



CLIMAT ET SAISONS.

QUOIQUE ce pays soit , comme le Canada , sujet à des hivers longs & rigoureux , auxquels succèdent subitement des chaleurs excessives , & souvent plus grandes que celles que l'on ressent en Europe dans les mêmes latitudes , il n'est cependant pas mal sain. L'air en hiver y est généralement âpre & sec , le ciel serein & sans nuage , ce qui rend agréables tous les exercices convenables à cette saison.

Près de la mer , il y a de fréquens brouillards ; mais ils ne s'étendent pas à une grande distance. On observe qu'ils s'élèvent ordinairement dans les endroits contigus aux bancs où l'on pêche sur la côte , & qu'ils ne produisent point les effets malfaisans des brouillards qui proviennent des rivières ou des marais ; ces derniers causent souvent des maladies dangereuses aux personnes même qui jouissent de la meilleure santé , & une mort soudaine aux pulmoniques & aux asthmatiques. Les raisons de cette différence se trouvent sans doute dans les causes

qui occasionnent ces brouillards ; mais il seroit inutile d'entrer ici en des recherches minutieuses à ce sujet. L'hiver finit ordinairement par des pluies violentes, & les habitans goûtent rarement les douceurs du printems qui est en Angleterre la saison la plus agréable de l'année. Cette apparence de tristesse & de mort se change subitement en une scène plus brillante ; le manteau ténébreux qui enveloppoit le monde végétal tombe ; le pays se dépouille de son vêtement hideux, & offre en peu de jours un aspect superbe & une perspective charmante ; la végétation étant extrêmement rapide ; la nature passe soudain d'une extrémité à l'autre, d'une manière tout à fait inconnue dans les pays accoutumés à un changement graduel de saisons. Et, quoiqu'il paroisse étrange, c'est cependant un fait, & un fait qui fournit une preuve évidente de la pureté de l'air, que les Européens & les autres étrangers sont rarement affectés de ces changemens soudains.

Plusieurs personnes qui ne connoissoient l'Amérique Septentrionale que par des ouï-dires, ont fait bien des conjectures, dont

quelques-unes ne sont pas même probables, pour trouver les raisons de la longueur de l'hiver & de l'âpreté de l'air, les véritables causes qui produisent ces effets sont la grande élévation de la terre, entre le Pole du Nord & les Colonies britanniques situées sur l'océan atlantique, terre qui consiste en régions immenses & inconnues, formées d'une chaîne prodigieuse de montagnes escarpées toujours couvertes de neige; les vastes lacs, ou plutôt les mers d'eau douce qui forment une glace solide pendant la moitié de l'année, & ce qui est une raison également bonne & peut-être meilleure encore l'extrême humidité du sol. Comme les vents de Nord-Ouest soufflent pendant neuf mois de l'année, & qu'ils passent sur une vaste étendue de déserts froids & incultes; ainsi que sur des montagnes couvertes de neige, & sur de grands lacs; il est facile de concevoir qu'ils doivent être imprégnés d'un grand nombre de particules extrêmement froides lorsqu'ils arrivent sur les côtes de la mer. S'étendre davantage sur ce sujet, ne serviroit qu'à embrouiller ce qui est déjà assez clair; les raisons que nous venons de donner sont suffisantes pour déterminer

pourquoi l'hiver est plus long & plus rigoureux dans la Nouvelle Ecosse que dans les pays de l'Europe situés par des latitudes beaucoup plus élevées.

Il n'y a cependant pas de comparaison entre les froids de cette province & ceux de la Nouvelle Angleterre ; ils sont beaucoup plus grands dans cette dernière, puisque ses ports sont souvent gelés, chose qui n'arrive presque jamais dans la Nouvelle Ecosse.



PRODUCTIONS NATURELLES.

ON trouve ici toutes les différentes sortes de bois qui croissent dans les provinces de la Nouvelle Angleterre. Mais malheureusement il n'y a que très-peu de chêne blanc, ou il croît à une si grande distance de la mer, qu'on ne sauroit en faire un article de commerce avec aucune perspective de bénéfice : chose d'autant plus fâcheuse, que c'est le bois le plus profitable à l'Amérique, à cause des grandes demandes que l'on en fait dans les Indes occidentales.

Les forêts de pins que l'on suppose occuper les quatre cinquièmes des terres de la province sont précieuses, non-seulement à cause des mats qu'elles fournissent à la marine, des barres qui servent aux colonies à sucre, & du bois de charpente, mais aussi à cause du goudron, de la poix & de la thérébentine que l'on en tire, marchandises qui proviennent toutes de ces arbres utiles, & que la Nouvelle Ecosse pourra dans quelques années fournir à la mère-patrie, si elle reçoit cet encouragement

ment qu'un ministère sage fait accorder à une colonie utile & industrielle. La méthode par laquelle on se procure ces articles est si simple , qu'il ne s'agit que d'avoir des terres pour pouvoir en faire plus ou moins.

Ce sujet est digne de l'attention la plus sérieuse du corps législatif ; puisque les Etats-Unis , tant qu'ils restèrent sujets de l'Angleterre , fournirent toujours du goudron , de la poix & de la thérébentine à notre marine , & qu'ils sont à présent étrangers à tous égards. Ce ne seroit certainement plus une bonne politique de tirer de chez eux les marchandises que nos propres Colonies peuvent produire avec un peu d'encouragement ; & , quoiqu'il ne soit pas probable qu'elles en fassent jamais une quantité suffisante pour satisfaire à nos demandes , c'est cependant une perspective bien flatteuse de voir diminuer les pertes que nous aurions faites sans cela sur cette branche de commerce, dont la balance est considérablement contre la Grande-Bretagne.

Dans toutes les parties de cette Colonie , on trouve en abondance toutes les diffé-

rentes especes de bouleau , de hêtre , d'é-
rable & plusieurs sortes de sapins , ainsi que
nombre d'herbes & de plantes qui ne sont
point en Angleterre , ou qui y sont in-
connues. Entr'autres , il y a une quantité
prodigieuse de falsepareille & une plante
dont la racine a la couleur , le goût & la
vertu de la rhubarbe : on y voit aussi le
thé des Indes ou des montagnes , & le ca-
pillaire , herbe dont on fait à peu près
le même usage que des arbrisseaux qui
produisent des fraises , des framboises &
plusieurs autres fruits agréables dont les
bois sont couverts au milieu de l'été : de
tous ces fruits sauvages , les cerises sont
les meilleures , quoiqu'elles soient plus pe-
tites que les nôtres , & qu'elles croissent
en grappes d'une maniere assez semblable
au raisin. Il y a abondance de sassaffras ;
mais l'arbre le plus utile aux habitans , est
une espece d'érable , connu sous le nom
d'arbre à sucre , parce qu'il donne une
quantité considérable de cette précieuse
marchandise. Pour se le procurer , il faut ,
au printems , lorsque la sève commence à
pousser dans les végétaux , faire une inci-
sion à une certaine distance de la terre ,

d'environ deux pouces de profondeur, dans le tronc de l'arbre, & par le moyen d'un robinet, le jus coulera avec rapidité dans un vaisseau que l'on placera pour le recevoir, & diminuera à mesure que le soleil inclinera vers l'occident. Cette liqueur qui, dans son état naturel, a un goût doux-reux, n'a besoin que d'être mise sur un feu lent qui sépare du sucre les parties aqueuses; on met ensuite le sucre dans des moules de terre ou d'écorce d'arbres. Il faut seize livres de jus pour faire une livre de sucre, & on doit prendre soin de ne pas trop épuiser les arbres. On n'en tire que vingt gallons des plus grands (environ 40 bouteilles), & on ne sauroit renouveler cette opération deux fois pendant la même année, sans courir risque de perdre l'arbre, chose à laquelle on ne fait pas assez d'attention dans ce pays-là.

Quand le sucre est froid, il est d'un brun rougeâtre, transparent, & fort agréable au goût. On ne peut cependant le considérer que comme un article utile aux habitans de la province, & ils n'ont pas manqué de lui attribuer plusieurs qualités réelles, ou imaginaires, comme médecine.

Parmi les productions naturelles de la Nouvelle Ecosse , il est nécessaire de faire mention des mines de fer. On croit qu'il est aussi bon ici que dans toute autre partie de l'Amérique. Le besoin & la pauvreté des réfugiés ne leur permettront pas , pendant bien du tems , de faire les expériences nécessaires pour s'assurer de sa bonté. Les soins qu'ils sont obligés de donner à l'agriculture & à la pêche , afin de s'assurer de leur subsistance , occupent à présent toute leur attention , & ils n'ont point le tems de faire des spéculations pour des progrès futurs , ou pour se procurer des avantages éloignés. Il n'y a cependant aucun doute que le fer que l'on fait ici ne devienne , dans quelques années , un article de commerce très-considérable.

Dans plusieurs endroits on trouve de la chaux ; elle est extrêmement bonne , & on s'en sert à présent pour bâtir : elle est , outre cela , fort utile aux fermiers & aux propriétaires , pour engraisser leurs terres , l'expérience ayant démontré que c'étoit le meilleur engrais du monde.

ANIMAUX, ARBRES

E T

PLANTES IMPORTÉES.

LES animaux importés dans la Nouvelle Écosse ne dégénèrent point. Les bestiaux y sont ordinairement fort grands, & les moutons sont préférables à ceux de la Nouvelle Angleterre ; ils ont, ainsi que leurs cochons, une viande excellente ; on élève, à présent, de fort bons chevaux dans le pays. On y trouve, peut-être, les meilleurs chiens du monde, tant pour la force que pour l'utilité ; les habitans les emploient à toutes sortes de services, à porter les provisions de la maison, le bois de chauffage, &c. On y a planté quelques-uns des fruits les plus utiles & les plus communs de l'Europe ; de sorte que la province produit actuellement, particulièrement à Annapolis Royale, & dans le pays entre Halifax & le bassin des mines, quantité de pommes, de poires, & quelques prunes, qui sont toutes excellentes, sur-tout les premières.

Les petits fruits, tels que les groseilles, &c. y croissent en aussi grande perfection qu'en Europe, & on peut en dire autant de toutes les espèces de légumes utiles & communs. Les habitans donnent la préférence aux pommes de terre, parce qu'elles sont d'une plus grande utilité, dans un pays qui abonde en poissons, & il faut avouer qu'il est impossible d'en trouver de meilleures.

Le maïs ou bled d'Inde, est une production d'un climat beaucoup plus chaud, & quoiqu'on le plante dans ce pays-ci, il n'arrive jamais à plus des deux tiers de sa grosseur naturelle, circonstance que l'on peut attribuer à la courte durée de l'été, ainsi qu'à la nature graveleuse du sol. Il est cependant si utile à l'homme & aux autres animaux, qu'il sera toujours un objet digne de culture, comme il n'y a point de grain qui soit plus aisé à élever, lorsque les terres sont une fois défrichées, ou qui produise davantage, donnant ordinairement depuis sept cents jusqu'à mille, & quelquefois douze cents pour un; outre cette production extraordinaire, il est aussi remarquable pour la bonne nourriture que ses tiges & ses feuilles fournissent, en hiver, au bétail

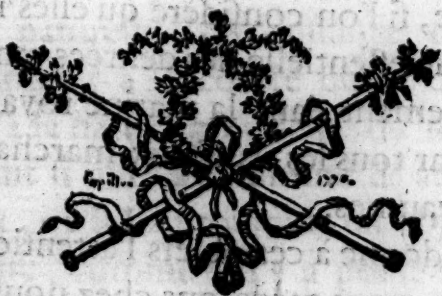
qui les mange de préférence aux autres végétaux.

Comme les autres branches des dominations du Roi en Amérique, seront mieux connues par la suite, & il faut espérer, gouvernées de manière à les rendre heureuses & florissantes en elles-mêmes, ainsi qu'utiles à la mère patrie, le corps législatif aura sans doute soin de prendre des mesures pour encourager la culture du chanvre & du lin, plantes très-propres au sol & au climat du pays, & qui doivent être des objets de la dernière importance à la Grande-Bretagne, si l'on considère qu'elles forment une partie essentielle des denrées employées non-seulement dans la marine royale, mais même par tous les vaisseaux marchands des trois royaumes.

Si on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, nous garderons chez nous, sinon toutes, au moins la plus grande partie de ces sommes immenses que nous avons jusqu'ici été obligés d'envoyer chez l'étranger pour acheter du chanvre, des voiles & de la toile.

Le tabac, plante dont on connoît assez l'usage peut aisément se cultiver dans la

Nouvelle Ecosse, comme il se cultive presque par-tout, dans le Canada, depuis le lac Champlain jusqu'à l'île d'Orléans, pour la consommation des habitans. Quand ce ne seroit que pour empêcher l'argent de sortir du pays, la culture du tabac devient un objet d'importance; mais le tems seul peut découvrir s'il sera jamais d'assez bonne qualité pour en faire un objet de commerce.



DANGERS SUR LA CÔTE.

CETTE province, comme nous l'avons déjà observé, peut, avec justice, être considérée comme la première de l'Amérique, en fait de situation, qu'une puissance maritime, qui possède des établissemens dans les Indes occidentales, voudroit garder & améliorer, soit en tems de paix ou de guerre.

Toute la côte méridionale de la péninsule est une chaîne de ports, de baies, de rades & d'abris pour les vaisseaux. On peut aisément s'en approcher, à cause de l'égalité de profondeur que l'on y trouve; de sorte que la bonté de ses ports ajoute à l'importance de la Nouvelle Ecosse, & augmente ces avantages de situation pour lesquels elle est si redevable à la nature.

Les principaux dangers auxquels ceux qui veulent approcher la terre sont exposés, viennent de *brown's bank*, ou *George's bank*, banc fort large à une grande distance en mer, au Sud-Ouest du cap Sable; on dit qu'on l'a vu à sec dans plusieurs endroits,

ce qui est fort probable , puisqu'il y a des personnes dignes de foi qui en ont trouvé où il n'y avoit que trois brasses d'eau (1) , c'est l'écueuil du monde le plus dangereux que l'on puisse rencontrer la nuit , sur-tout en mauvais tems , quoiqu'heureusement la profondeur de l'eau diminue graduellement.

Le second danger sur la côte , vient des îles aux Veaux marins (*seal Islands*) , qui sont situées à la hauteur du cap Sable , l'extrémité la plus au Sud-Ouest de la province. Elles sont d'autant plus dangereuses , qu'on y trouve toujours des brouillards épais & de forts courans. Il s'y perd tous les ans plusieurs vaisseaux.

Un troisième danger , qui ne le cède en rien aux deux précédens , provient de l'île de Sable , qui est située à environ trente-lieues au Sud-Est d'Halifax. C'est un grand banc de sable presque de niveau avec la mer , & que l'on ne peut distinguer à une grande distance , même quand il fait beau tems. Il est étroit , mais long , & environné ,

(1) Cette partie peu profonde est plus près du cap Code , à l'entrée de la baie de Boston , que d'aucun autre endroit , à environ 50 milles à l'Est du Cap.

principalement au Nord-Est & au Nord-Ouest, d'écueils terribles, de barres & de montagnes de sable. Au milieu de cette île on trouve un étang spacieux d'eau salée, qui communique avec la mer, & dans lequel il y a abondance d'huîtres & de coquillages, ce qui ne fournit qu'une misérable subsistance, aux personnes qui ont le malheur de faire naufrage sur cette terre déserte. Quand on s'en approche de plus près, on ne découvre que des collines arides de sables, qui produisent quelques arbrisseaux, & qui servent d'habitations à un peu de bétail, & à quelques chevaux, depuis long-tems devenus sauvages.

Il y a très-peu de chose à appréhender; quand on a une fois gagné la terre, les écueils que l'on peut alors rencontrer sont visibles & au-dessus de la surface des eaux. D'ailleurs, l'expérience diminue tous les jours ces dangers, & sur-tout les progrès que l'on a faits dans la navigation, entre lesquels l'invention de déterminer la longitude par l'observation des astres, mérite le premier rang, & a beaucoup facilité la composition des meilleures cartes, qu'aucune nation ou aucun siècle ait jamais possédées.

Les marées, dans la baie de Fundy, quoique régulières, ayant cependant de forts courans, & montant & baissant prodigieusement, ont mal-à-propos fait croire à plusieurs personnes, qui ne connoissent pas bien la côte, que la navigation en est difficile & dangereuse en hiver, & les brouillards qui y prévalent dans cette saison de l'année, ont contribué à confirmer cette erreur. Il sera donc nécessaire d'élever des fanaux dans plusieurs endroits, non-seulement pour assurer le commerce de cette province, mais aussi les vaisseaux de roi qui sont autant exposés, en s'acquittant de leurs commissions dans ces parages, que les navires marchands. La nature a tellement marqué les places convenables pour ces fanaux, que l'observateur le moins expérimenté s'en apperçoit sans peine. Il faudroit en élever un sur la partie la plus occidentale du grand Manan, au Sud-Ouest de la pointe de *Long-Island*, qui forme l'entrée de la baie de Fundy, il serviroit de guide, non-seulement aux navires qui viennent de la mer, mais aussi à ceux qui reviennent des établissemens au fond de la baie, de la rivière Saint-Jean (*St. John*), d'Annapolis-Royale & d'autres places.

On pourroit en placer un second sur l'île aux Perdrix (*Partridge-island*), à l'entrée de la rivière Saint-Jean, situation aussi propre à ce dessein qu'à élever des ouvrages pour assurer la navigation de la rivière, couvrir le port, & empêcher la descente d'un ennemi.

Il en manque un autre sur l'île aux Veaux marins (*Seal-island*), & c'est celui qui seroit le plus utile; puisque le bien qu'il pourroit produire seroit d'une nature plus étendue: il serviroit également aux navires de toutes les nations que leur propre volonté, les accidens, ou l'ignorance, amèneraient dans les mers de l'Amérique.

Annapolis-Royale & *Port-Roseway* (1), places où il y a déjà des établissemens si considérables qu'elles menacent quelques villes des anciennes colonies de devenir leurs rivales, en fait de commerce, tireroient de grands avantages de ces fanaux, & quoiqu'elles ne soient pas capables d'en faire actuellement les frais, s'ils étoient élevés, elles pourroient les entretenir sans causer la moindre dépense au gouvernement.

(1) On en bâtit actuellement un à *Port-Roseway*.

Comme on forme un établissement considérable dans la baie de Chedabucto, à l'extrémité la plus orientale de la province, il est absolument nécessaire d'élever un fanal sur le cap Canso ou dans les environs, non-seulement parce qu'on bâtit une ville dans son voisinage, mais parce qu'il est environné d'écueils peu connus, & sur-tout parce qu'il facilitera la navigation de la Nouvelle Ecosse, à l'île Saint-Jean, (*St. John's island*) au golfe Saint-Laurent & au Canada, par le moyen du détroit de Canso, canal ou bras de mer étroit, qui sépare l'île du cap Breton, du pays dont nous venons de parler.



P Ê C H E S.

SUR toutes les parties de la côte, & à différentes distances de la terre, il y a des bancs de plus ou de moins d'étendue, & sur lesquels il y a plus ou moins d'eau, en général depuis trente jusqu'à soixante brasses : on y trouve de la morue dans toutes les saisons & dans tous les mois de l'année, quelque chose qu'on ait pu avancer pour prouver le contraire. Il est vrai qu'on n'en prend pas toujours la même quantité, & que le poisson ne se tient pas toujours à la même hauteur ; mais il n'abandonne jamais entièrement la côte. La méthode la plus commune, &, pour ainsi dire, la seule que l'on pratique ici, est celle qu'on appelle la Pêche de station, qui est faite par les habitans dans des petits bateaux. Dans l'été ils mettent en mer où ils restent depuis un & deux jusqu'à sept ou huit jours, salent le poisson qu'ils prennent, &, lorsqu'ils sont de retour, le font sécher sur des claies, le plaçant horizontalement à quelque distance de la terre, & prenant soin, quand il pleut,

de tourner la peau ou le dos en dehors pour l'empêcher de se gâter. Lorsqu'il est assez sec , on en fait des monceaux , & les habitans l'exportent comme un article de commerce , ou le gardent pour leur nourriture pendant l'hiver. Celle qu'on ne fait que saler & qu'on jette ensuite dans le fond de cale des bateaux pêcheurs , sans aucune autre préparation , est appelée *morue verte* ; on vend très-peu de celle-là , & on n'en exporte point.

Le poisson frais n'a jamais été considéré comme un article de commerce ; mais il est extrêmement utile aux habitans dont il fait la principale nourriture , ainsi qu'à ceux qui sont employés à la pêche.

On est d'abord étonné du nombre prodigieux de morues que l'on prend dans ces mers ; mais on cesse de l'être , quand on considère que la gent aquatique est ordinairement formée de manière à produire immensément. La sagesse de la divine Providence paroît ici sous un aspect bien frappant , quand on compare le poisson innocent & utile , dont nous venons de parler , avec celui qui est ennemi de l'homme & de toutes les autres créatures.

Le

Le Réquin vorace, quoique grand, ne met au monde que cinq ou six petits vivans, & rarement plus de vingt; au contraire, un Naturaliste habile (1), ayant compté le frai de la morue, a trouvé qu'il contenoit plus de neuf millions d'œufs, dont chacun étoit capable de reproduire l'espèce dans toute sa perfection.

Cette vaste profusion de la nature, si visible dans les mers de l'Amérique septentrionale, devoit nous apprendre à regarder l'Océan & ses différentes productions comme un bien commun à toute la terre; & , sur ces principes, les droits naturels du genre humain nous engageroient à penser que la pêche, en particulier, devoit être permise à toutes les Nations. Mais les Puissances maritimes (par lesquelles on doit entendre, non-seulement celles qui possèdent des forces maritimes, mais celles qui ont, outre cela, des Colonies qu'elles ont établies à leurs dépens, & qu'elles soutiennent par leur soin & leur protection), connoissant son importance, ont, par des motifs de saine politique, exclu,

(1) M. Lewen-Hoeck.

pour ainsi dire , les autres Nations des bénéfices qui en proviennent : c'est sur ces principes que l'Espagne , le Portugal & l'Italie , qui , à cause de leur grand nombre de Moines & la superstition de leurs habitans , pourroient au moins plaider la nécessité , sinon le droit d'avoir part à la pêche , sont au nombre des pays qui en sont exclus. La Grande-Bretagne profite fagement de sa puissance & de sa situation pour réaliser à ses sujets les bénéfices & les avantages de cette branche de commerce , qui , en nourrissant plusieurs milliers de ses habitans , donne des richesses à l'Etat , & contribue grandement à faire fleurir le Royaume au-dedans , & à le rendre respectable au-dehors.

Depuis le milieu d'Avril , quand les pluies qui rompent la gelée , prévalent & mettent fin à l'hiver , il y a une constante succession de poissons de toute espèce dans les ports & dans les baies. Le hareng paroît ordinairement le premier , & se mêle graduellement avec l'alôse qui lui succède ; on dit que cette dernière est aussi bonne à saler & à sécher que le saumon ; ces poissons remontent toujours en grand nombre jus-

qu'au haut des criques & des rivières pour déposer leurs œufs aux chûtes & aux *rapides* qui les empêchent de remonter plus haut, & où on peut les prendre à foison avec des paniers. Les saumons arrivent peu à près, & continuent bons pendant un tems considérable ; on les prend ordinairement dans un filet tendu qu'il faut veiller, afin de voir quand ils s'y jettent. Ils sont en si grand nombre, qu'on pourroit établir plusieurs pêches pour les curer, & les exporter : on en a déjà commencé une dans le bassin des Mines.

Le maquereau, & une autre espèce de poisson qui devient fort gros, peu connu en Angleterre, ou qui n'y est pas commun, entrent dans les ports, dès l'automne, en nombre prodigieux, pour se repaître des jeunes poissons des autres especes, qui gagnent les endroits peu profonds jusqu'à ce qu'ils soient assez forts & assez gros pour s'écarter davantage, afin de chercher leur subsistance.

Le dégât qu'ils commettent est inconcevable. En ouvrant un jour un de ces destructeurs, on lui trouva dans le ventre plus de cinq cens petits poissons, preuve

au moins d'un des moyens innombrables dont se fert la Providence pour empêcher que les mers ne soient trop remplies d'habitans! On exporte une grande quantité de maquereaux aux Indes occidentales; mais l'espèce de poisson vorace dont nous venons de faire mention, n'est bonne à manger que lorsqu'elle est fraîche.

On trouve abondance d'écrevisses sur toute la côte; ce sont ordinairement les Indiens qui se chargent de les attraper, & qui les portent au marché, dans leurs petits canaux. Les plies, les carrelets, les soles, les raies & les limandes y sont par-tout dans la plus grande profusion, & ne servent qu'à la subsistance des pêcheurs & des habitans.

Les Américains ont pris soin de se réserver, par le dernier traité de paix, par la médiation puissante de la France, le droit de pêcher sur les côtes & les bancs de cette Colonie, & de sécher leur poisson dans les baies & les ports qui ne sont pas habités. Ils se sont servis de ce premier avantage; plusieurs de leurs vaisseaux y ont complété leur cargaison la saison dernière. Il est cependant probable qu'ils gar-

deront leur morue *verte*, non-seulement parce que les Loyalistes qui s'y réfugierent, sont déjà en possession des meilleurs ports, mais parce qu'ils seroient sujets à rencontrer dans les autres les pêcheurs de station, & qu'il pourroit en conséquence s'élever des disputes; quoiqu'il faille rendre cette justice aux matelots des Etats-Unis, qu'ils ont, par leur conduite, dans toutes les occasions, montré un desir d'éviter de donner offense, ou de faire la moindre chose qui pût rappeler le souvenir des querelles passées. Au contraire, ils semblent vouloir les ensevelir dans l'oubli, & c'est peut-être pour cette raison qu'ils ont rarement mis leurs pavillons dans aucun des ports.

La pêche de la morue commence au mois de Mai dans la baie de Fundy, & ne continue que six semaines ou deux mois. Le poisson que l'on y prend n'est ni si bon ni en si grande quantité que celui qui se pêche en mer, ou même à l'embouchure de la baie, près des îles à Passamaquoddy; mais il est fort utile aux différens habitans qui sont déjà établis, & à ceux qui commencent à s'établir dans les différens ports.

Rien ne sauroit excéder les fatigues & les travaux des pêcheurs, durant la saison, à peine ont-ils le tems de se reposer la nuit ou le jour; heureusement pourtant la salubrité du climat, la simplicité de leur nourriture, qui consiste principalement en poisson, & plus encore leur exercice continuel, font qu'en général ils jouissent d'une santé parfaite.

Pour conclure, on peut assurer avec vérité que la pêche employa l'année dernière plus de dix mille hommes, & servit à en nourrir au moins trente mille.

On prit plus de cent vingt mille quintaux de poisson, dont environ 40,000 furent exportés. En les estimant au prix le plus bas, 13 chelins six deniers par quintal, ils fournirent une somme de 26,000 livres sterlings, ou 624,000 livres tournois, ce que l'on doit considérer comme autant d'argent de gagné pour la Colonie, soit que le poisson ait été vendu ou échangé pour des marchandises dont les habitans avoient besoin. Le calcul que nous venons de faire, qui est fort modéré, & que nous avons resserré dans des bornes très-étroites, afin de ne point être accusé d'exagération, n'est rapporté ici que

pour faire voir ce que peut faire la Colonie ,
qui est encore dans un état foible & impar-
fait , & fournit des preuves incontestables
que les pêches sont des mines inépuisables
de trésor , & qu'elles forment avec les bois
les richesses naturelles du pays.



INDIENS.

Pour examiner régulièrement les productions du pays , & former un jugement de sa valeur , il sera nécessaire de parler des Indiens , avant de faire mention du grand objet de leur poursuite , *le commerce des peaux.*

Ignorans l'art de l'agriculture & celui du commerce ; excepté dans le sens le plus limité , c'est dans le plaisir & les fatigues de la chasse qu'ils trouvent leur nourriture & leurs vêtemens ; & , en donnant une idée de leurs mœurs de la manière la plus concise , nous éviterons les spéculations abstraites , les conjectures improbables , & les relations fondées sur des *ouï-dire.*

L'immense territoire qui est à présent devant nous , offre d'abord la perspective d'une sombre & épaisse forêt presque impénétrable , environnée de tous côtés par les eaux de l'Océan , entrecoupée de sources innombrables & de vastes marais qui , n'ayant jamais été cultivés , servent d'abris à plusieurs bêtes sauvages , & à un grand nombre d'ani-

maux utiles. Quand on l'examine de plus près, on découvre plusieurs petites tribus ou de simples familles de l'espèce humaine, dispersées sur la côte, errant de place en place, vivant dans un état de guerre avec les bêtes des forêts, dépendant de leur destruction pour se procurer leur subsistance, ne s'attachant à aucune sorte de culture, ou à aucun des arts qui sont si nécessaires aux aïssances & même à l'existence de l'homme dans un état plus civilisé.

Ce sont les restes des anciennes Nations qui habitoient autrefois cette partie de la côte de l'Amérique septentrionale, & qui, par leur passion pour la guerre, & leur attachement aux Colons François qui étoient établis parmi eux, s'étoient rendus formidables à tous ceux qui les avoient approchés. Cette passion, si indigne d'une créature raisonnable, & qui dégénère souvent en barbarie, quand elle possède les hommes qui sont dans l'état de nature, devenoit encore plus terrible par l'enthousiasme que leur inspiroient les Prêtres, dont les dogmes, correspondant trop souvent avec les sentimens des Sauvages, irritoient leur férocité naturelle, & les excitoient

continuellement à répandre le sang de gens qui , outre le crime d'être ennemis , étoient aussi représentés comme hérétiques.

Heureusement ces scènes ont disparu ; le fanatisme & le carnage se sont évanouis en même-tems ; la rage des Indiens a diminué avec leur nombre , & rien n'engage à présent leur attention que la chasse & la pêche , ce qui , à cause de leur conduite pacifique , est avantageux à la Colonie. Quelques-uns d'entr'eux ont , à la vérité , fait paroître du mécontentement , parce que le grand nombre de blancs qui s'est établi depuis peu dans la Province , a nécessairement détruit quelques-unes de leurs meilleures terres pour la chasse qui étoient dans le voisinage des ports qu'ils occupent ; mais leur foiblesse , joint à leur prudence , les empêchera certainement de causer le moindre trouble.

Leur nombre , autrefois si formidable , est à présent réduit à un tel point , qu'on pourroit sans témérité annoncer que l'extinction de toute la race n'est pas fort éloignée , & on a souvent remarqué , avec vérité , qu'ils dégénèrent & diminuent toujours dans les pays habités par des Européens. On

ne doit cependant point attribuer cela aux guerres qu'ils se font entr'eux, ou qu'ils font aux autres Nations, puisqu'il n'y en a pas eu depuis plusieurs années. La cause de ce dépérissement est l'usage immodéré des liqueurs fortes de la plus mauvaise espèce, qu'ils achètent aux blancs, ou l'introduction de la petite vérole dans l'Amérique septentrionale, qui a fait un dégât terrible parmi eux. Une petite quantité de liqueur ne les satisfait pas; ils en boivent toujours sans eau jusqu'à l'ivresse, & alors ils sont littéralement *enragés*. Cette coutume, souvent répétée, les affoiblit, les rend stupides, engourdit le système nerveux, & en irritant les organes de la génération, les affoiblit & les détruit, ainsi que ces sentimens d'affection & d'amour qui attirent mutuellement les deux sexes, & les réunissent, sentimens dont les Indiens ne sont nullement dépourvus, quand ils n'ont point l'habitude de s'enivrer. Il n'est cependant pas rare de voir des familles entières portant des marques de ce vice brutal, & ayant chaque muscle de leur visage fixé dans la stupidité calme de l'ivresse.

Leurs traits, quand ils sont jeunes, ne

font pas en général défagréables , particulièrement ceux des filles , qui ont de beaux yeux , de belles dents & de beaux cheveux ; les hommes , après le mariage , & les femmes , quand elles ont eu des enfans , perdent soudainement leur air de jeunesse , & paroissent âgés & décharnés. Cette règle n'est pourtant pas fans exception ; car il y en a qui arrivent à un âge fort avancé , ce qu'on n'auroit point lieu d'attendre de la vie errante & exposée qu'ils menent continuellement , & des maux qu'ils doivent conséquemment endurer.

La petite vérole , maladie qui , dans notre hémisphère , a si souvent été le fléau du genre humain , ne trouva que peu de résistance de la part d'un peuple qui , avant sa correspondance avec les Européens , ne connoissoit d'autres maladies que celles qui proviennent des chaleurs ou des froids excessifs , & qui ne faisoit usage d'acun remède pour en arrêter les progrès ; en conséquence , elle a causé un si grand ravage , parmi les Indiens , qu'ils sont persuadés que c'est le mal le plus terrible qui puisse arriver au genre humain. Ainsi , de toutes ces tribus généralement connues sous le nom

d'*Abénakies*, autrefois si nombreuses, & qui n'étoient pas moins puissantes, il n'en reste plus qu'onze ou douze cens des deux sexes, qui paroissent encore diminuer tous les jours, comme dans les autres parties de l'Amérique.

Les hommes sont forts & ont de gros os ; mais ils paroissent avoir des muscles plus petits que les Européens, & qui sont convenables à leur manière de vivre, qui demande plus d'agilité que de force. Ils sont d'une bonne hauteur ; car ils n'ont guère plus de six pieds, & sont rarement au-dessous de la taille médiocre. Leur teint, naturellement basané, devient encore plus brun, parce qu'ils sont continuellement exposés à l'air, & n'ont point coutume de se laver. Le rouge, dont ils avoient autrefois coutume de se peindre le visage, n'est plus à présent en usage, excepté au Canada, où il sert souvent à signifier la guerre, ou qu'on a dessein de la déclarer, & plus souvent encore d'ornement pour augmenter la beauté naturelle. Le rouge qu'ils estiment le mieux est le vermillon, comme étant le plus brillant & le plus durable.

Ils s'arrachent avec soin, quand ils sont

jeunes, les cheveux qu'ils ont sur le devant de la tête, les poils de la barbe & des sourcils, ainsi que de tout autre endroit du corps. La raison qu'ils donnent pour cette coutume, c'est, pour me servir de leur propre expression, afin que les cheveux du derrière de la tête ne soient pas *affamés*, par les poils qui croissent sur les autres parties du corps, quoiqu'elle ait peut-être pris naissance parmi leurs ancêtres qui ont trouvé qu'il étoit convenable d'arrêter les passages glanduleux, afin d'être moins sujets aux incommodités du froid & de l'humidité de l'atmosphère, auxquels, à cause de leur vie errante & vagabonde, ils sont plus exposés que les autres Nations. Leurs cheveux sont toujours longs & noirs, ainsi que les cheveux & les yeux de tous les Indiens de l'Amérique septentrionale.

Leur langage a un son très-fort à l'oreille; mais il est accompagné d'une douce respiration qui dégénère quelquefois en un bruit guttural pendant un moment, & ensuite continue tout doucement comme auparavant. Il est extrêmement expressif, & contient peu de mots, comme s'il provenoit d'une sensation vive & soudaine, des objets

visibles, qui les porte à exprimer, pour ainsi dire, en un moment, des idées qui nous demanderoient du tems & de la réflexion pour les représenter au naturel ; tandis que leur surprise, leur ignorance ou leur indignation fait naître des pensées & des expressions vives, étonnantes & sublimes, dont les personnes qui connoissent leur dialecte, pourroient donner mille exemples.

Nés & élevés dans le simple état de nature, ils sont extrêmement jaloux de leur indépendance. Comme ils croient que tous les hommes sont égaux, leur principale antipathie à une vie civilisée, vient de ce qu'ils observent parmi les Nations qui les appellent barbares, dont ils affectent de mépriser les corruptions & les fausses idées des choses : & rien davantage que le respect qu'elles montrent aux richesses, qui, à ce qu'ils remarquent avec beaucoup de justesse, sont souvent possédées par les plus indignes de l'espèce humaine.

On ne sauroit dire qu'il subsiste aucune forme de gouvernement parmi eux ; chaque petite compagnie ou tribu paie quelque déférence à un vieillard qui est confi-

déré à cause de sa sagesse & de son expérience. Il parle dans toutes les occasions où il s'agit de l'intérêt de la Communauté, le reste observant pendant ce tems-là le plus profond silence : son discours est ordinairement décent, quelquefois pompeux & ampoulé, mais toujours sensé & débité avec gravité.

Ils professent universellement la religion catholique romaine, & ils portent un petit crucifix pour emblème de leur foi. Cette notion de religion a assez d'influence sur eux pour les faire venir en grand nombre, des endroits les plus éloignés de la Province, vers la rivière Saint-Jean, où un Prêtre de leur communion se rend tous les ans, du Canada, pour les baptiser, les confesser & leur donner l'absolution ; & il reçoit ordinairement en récompense un petit paquet de peaux du chef de chaque famille.

Leur subsistance dépend entièrement de la chasse & de la pêche, qui font les emplois de presque toute leur vie, & auxquelles leurs canots sont des meubles nécessaires. C'est dans la construction de ces bateaux, qu'un Indien déploie ordinairement toute son adresse. Il fait avec une coignée une
incision

incision perpendiculaire, d'un côté, dans l'écorce d'un bouleau fort gros, uni & sans nœuds, & dépouille graduellement & avec beaucoup d'art, l'arbre de son écorce. La plaçant ensuite par terre, il en coud habilement les deux extrémités, ainsi que les crevasses & les fentes qu'il y a pu faire en l'ôtant de l'arbre, avec des petites branches de sapin & de pin; sa femme est occupée pendant ce tems-là à couper de petits cercles d'un demi-pouce d'épaisseur, & de trois de largeur, pour servir de côtes & de membres au canot, & le fortifier; il les place en travers de distance en distance dans toute la longueur du canot; il y coud après cela, bien fortement, une espèce de sainte-barbe d'un pouce d'épaisseur, avec les mêmes matériaux, un clou lui servant d'aiguille, & il en couvre les coutures de résine fondue. Le canot est destiné à porter toute la famille, qui consiste en cinq ou six personnes, ainsi que des fusils, des munitions & du bagage; mais ce dernier article n'est pas fort incommode. Ce joli petit ouvrage, qui n'a que dix-huit pieds de longueur, deux de largeur, & un de profondeur; qui n'a ni quille, ni voile, ni gouvernail, & qui ne

pèse que 80 ou 90 livres , sert à les transporter d'un bord à l'autre de la baie de Fundy à son embouchure , navigation plus longue & plus dangereuse que celle de Douvres à Calais.

Un canot , un fusil , un tomahawk & quelques outils pour la pêche , forment toute la richesse d'une famille Indienne ; les peaux que la chasse lui fournit ne sont que trop souvent échangées pour du *rhum* , liqueur destructive de sa race , & le poison de cette Nation.

Aussi-tôt que leurs enfans naissent , ils les plongent dans l'eau froide pour les fortifier , & pour les endurcir. Après cela , ils les attachent sur le dos à une planche d'environ deux pieds de longueur , leur laissant les bras , les jambes & la tête en liberté , & ils restent dans cette position jusqu'à ce qu'ils soient capables de marcher. La raison qu'ils donnent pour cette coutume étrange , qui est universelle parmi les Indiens , c'est que cela les fait croître droits & bienfaits ; mais il y a une cause plus probable , c'est qu'il est plus convenable à la mère de porter son enfant de cette manière à travers les bois , où il cour-

roit des dangers continuels d'avoir les yeux crevés par les branches d'arbres , si elle le portoit autrement , ou que le canot pourroit se renverser , si on permettoit à l'enfant de mouvoir de côté & d'autre. Cette insensibilité au froid & aux autres duretés que l'on observe dans les enfans, même de l'âge le plus tendre, vient de cet engourdissement du système nerveux que la coutume & la nécessité ont , après plusieurs générations , à la fin naturalisé & rendu tout à fait familier.

Pour conclure : que les hommes qui sont nés dans des climats plus heureux & au sein des nations civilisées, où, après avoir longtemps cultivé les arts & les sciences, on les a graduellement amenés à un état de maturité, ne tirent point de conséquences téméraires de ce que nous avons dit des mœurs & des coutumes de ces sauvages , & ne les regardent pas comme un peuple entièrement plongé dans la barbarie, ennemi des arts, & incapable d'amélioration : qu'ils considèrent, au contraire, que les traits les plus frappans, qui distinguent d'une manière si éminente, l'homme même dans l'état de nature, de l'animal irraisonnable , se trouvent d'une

manière particulière chez les Indiens. Les idées les plus parfaites du bien & du mal, de la subordination à l'Etre suprême, comme gouverneur de l'univers, & d'une soumission à sa volonté, ne sont qu'une petite partie des connoissances qu'ils tiennent de la nature; en déplorant les ténèbres dans lesquelles ils sont encore ensevelis, n'oublions pas qu'il n'y a pas bien des années que la plus grande partie de l'Europe étoit dans un état semblable, & que les moyens dont la divine Providence s'est servie pour délivrer tant de nations des chaînes de l'ignorance, sont aujourd'hui aussi capables de produire les mêmes effets, & pourront un jour, comme un soleil bienfaisant, rompre & disperser ces nuages qui enveloppent encore le Nouveau-Monde, puisqu'il se trouve dans les habitans, de la capacité & un desir de s'instruire, ce qui peut contribuer à produire un événement si désiré.



A N I M A U X.

LES animaux de cette province sont les mêmes que ceux du Canada , excepté le loup , que l'on trouve rarement dans la Nouvelle Ecosse. Entre les bêtes sauvages ou féroces , la première est l'ours. La chasse favorite des Indiens , est celle de cet animal, parce qu'elle leur procure du plaisir & du profit ; il s'en faut de beaucoup qu'elle soit dangereuse. Il est ordinairement noir , & un peu timide en hiver , mais pas méchant. Pendant cette saison , étant fort gras , il se retire dans le tronc d'un vieil arbre , où , sans faire attention à rien , il dort continuellement , jusqu'à ce qu'on le force à quitter sa retraite , en lui tirant un coup de fusil , ou en faisant du feu sous lui. Au moment où il tombe on le tue , de crainte qu'il fasse du mal ; mais si on ne le trouble point , c'est un animal qui est fort tranquille.

Le chat sauvage , quoique beaucoup plus petit , fait plus de peur aux hommes & aux autres animaux. Il ressemble beaucoup au chat domestique , dont il porte le nom , &

est de la taille d'un moyen chien. Les anciens l'appelloient linx, & il est fort connu en Sibérie. Il est plus gros que le chat sauvage du Canada, est fort & féroce, a beaucoup de sagacité, l'œil perçant, l'odorat fin, & l'ouïe fort claire; il poursuit sa proie jusqu'au haut des plus grands arbres, & a même le courage d'attaquer l'homme quand il est poussé par la faim. Sa chair est bonne à manger; sa peau est de prix, parce qu'elle est rare, & a un poil long, d'une belle couleur grise, un peu bigarrée, & au ventre, tirant sur le jaune.

Il y a ici deux sortes de renards, qui ne le cèdent en rien, pour la ruse & les autres qualités destructives, à ceux de leur espèce que l'on trouve dans les autres pays. Le plus estimé est celui dont la peau est d'un beau gris argenté, avec un long poil & bien garni, l'autre est à-peu-près comme le renard d'Angleterre; il se repaît de volaille, d'écureuils, & en un mot, de tous les animaux qu'il peut terrasser; ces climats glacés ne laissant d'autre choix en hiver aux bêtes de proie que de détruire celles qui ne sont pas capables de leur résister. Le renard noir, le plus recherché de l'espèce, se trouve rarement ici.

La souris (*mouse*), est une sorte de daim & peut-être le plus grand du monde de cette espèce, ayant depuis quatorze jusqu'à dix-sept mains de hauteur, & pesant depuis huit cents jusqu'à mille livres. Elle a les jambes fort longues, & un peu plus petites que celles d'un cheval. Le mâle a un bois proportionné à sa taille, de dix ou douze pieds d'un bout à l'autre. Quand il est chassé par les Indiens, il baisse son bois sur son dos; &, dans cette attitude, il a tant de force & de vélocité, qu'il casse les petits arbres & des branches assez grosses; on ne le chasse qu'en hiver, quand il y a une grande quantité de neige, & que sa surface est assez dure pour porter les hommes & les chiens; car pour-lors le *mouse*, à cause de sa pesanteur & de la finesse de ses jambes, s'enfonce à chaque pas, & est bientôt pris. La peau & la chair de ces animaux sont fort bonnes; & on peut se former une idée de leur nombre par ceux qui furent détruits l'hiver dernier, dans un seul district, montant au moins à quatre mille.

Il se trouve ici de deux ou trois espèces de putois, animal dont les qualités sont même passées en proverbe; ils ont tous une

peau belle , douce & lustrée. La puanteur que l'on remarque dans cet animal , vient entièrement de son urine que la crainte , quand il est poursuivi de près , lui fait souvent lâcher , & alors il est impossible aux hommes ou aux bêtes de l'approcher ; la nature , en lui refusant d'autres armes , lui ayant en récompense fourni ce moyen de pourvoir à sa sûreté.

L'opossum est un animal fait comme nos rats , mais plus gros. Son poil est gris ou argenté. Il a un faux ventre , ou une peau qui lui pend au-dessous du ventre , qu'il ouvre & ferme à plaisir. Quand il est poursuivi , il fait entrer ses petits dans ce sac , & les emporte avec lui. Les opossums ne sont pas si communs ici que les rats dont les marais sont remplis , & qui sont sur-tout remarquables par une odeur de musc. Ces animaux sont plus gros que nos rats , & ressemblent beaucoup au castor. Ils ont la queue plate & marquetée ; mais sans poil , de grands muscles , les pieds liés d'une peau , la couleur des rats ordinaires & plusieurs de leurs qualités. Leurs peaux , quoique le poil en soit court , sont assez estimées.

L'hermine est très-petite , mais superbe ;

elle a les yeux perçans , & elle meut avec vivacité. Sa peau est d'un grand prix , étant aussi blanche que la neige en hiver , excepté la queue qui est noire. On ne voit pas souvent cet animal , & on ne le prend que rarement ; & c'est apparemment à cause de sa rareté qu'on le demande moins souvent que le martinet ou la zibeline , dont les peaux sont très-belles & ordinairement d'un brun foncé , & quelquefois (mais rarement) tout à fait noires. Ces animaux , étant fort timides , se trouvent toujours dans les endroits les plus retirés des forêts , il y en a un plus grand nombre au Nord de la Province au-delà de la baie de Fundy , & leurs peaux sont des plus estimées.

Le porc-épic se trouve dans la même partie de la Colonie , mais c'est un animal trop connu & trop inutile , pour qu'il soit nécessaire d'en faire la description. Il y a abondance d'écureuils de différentes espèces , & ils procurent bien du divertissement à ceux qui aiment la chasse.

Le veau-marin , quoique de nature amphibie , mérite notre attention comme animal terrestre ; car c'est sur la terre qu'il prend naissance , & il s'y tient plus que sur

l'eau. Ces animaux suivent les harengs dans toutes leurs courses, en dévorent une grande quantité, & se retirent à terre pour dormir; quand on leur coupe le passage vers l'eau, (ce qui n'arrive point souvent, car il y en a toujours un qui fait sentinelle) ils se battent, & jettent des pierres avec force pour éviter d'être pris; mais ils sont ordinairement tués dans ces engagemens.

Il y en a une quantité prodigieuse dans la baie de Fundy au printems, & on pourroit y établir une pêche de quelque étendue pour se procurer leur huile qui est préférable à celle de la baleine; leur peau est aussi fort estimable pour plusieurs bonnes qualités, & l'usage que l'on en fait dans plusieurs manufactures.

Le castor, dont la peau sert à tant d'objets utiles, est un animal timide; mais sociable, & il a une intelligence surprenante. Il est d'un brun foncé, ayant un poil dru, beau & lustré. Sa forme approche plus de celle d'un cochon d'Inde, que d'aucun autre de nos animaux quadrupèdes. Ses pieds de derrière sont joints par une peau, comme ceux des oiseaux aquatiques; ceux de devant sont forts, & armés de griffes poin-

tues , pour creuser & pour bâtir , & sa queue plate & sans poil a environ neuf pouces de longueur & cinq de largeur. Il est extrêmement fort , comme on peut le voir par la construction de ses os & de ses muscles , & on doit faire mention de la vie singulière qu'il mène dans son état naturel.

Avant l'hiver , ces animaux s'assemblent en grandes troupes pour bâtir leurs habitations qui sont toujours situées près de l'eau pour y être plus en sûreté , & se procurer plus aisément leur subsistance. S'il n'y a point de lac dans le voisinage , ils cherchent l'endroit le plus profond d'une rivière sur laquelle pend un grand arbre ; ils l'abattent sur-le-champ , & le placent en travers du courant de la rivière. Ils n'ont pour cela que les quatre grandes dents que l'on remarque dans plusieurs autres animaux ; après s'être procuré de la même manière plusieurs bâtons de différentes grandeurs , & les avoir placés obliquement vers le courant de l'eau , & contre le tronc de l'arbre abattu , ils les entrelacent ensemble avec des branches , & les couvrent ensuite de terre qu'ils apportent sur leurs queues ,

& l'arrangent artistement parmi ces bâtons avec leurs pattes de devant.

L'esprit se perd dans l'étonnement, en considérant cet édifice, bâti de concert, lorsqu'il est fini. On voit une vaste chaussée, peut-être de trente toises de longueur, & de quatre ou cinq d'épaisseur, élevée sans bras au milieu d'une rivière. On s'imagineroit que c'est l'ouvrage des hommes pour quelque objet utile ; mais ce qui suit, va découvrir les ouvriers. Leur habitation est bâtie sur cette chaussée : elle est faite de terre bien cimentée ensemble & de forme ronde, contenant plusieurs appartemens, & elle a depuis un jusqu'à trois étages, à proportion du nombre d'habitans qui doivent l'occuper. Elle est impénétrable à la pluie & au vent, mais elle a deux portes, l'une sur terre qui sert à faire entrer les provisions qui sont ordinairement des branches de peuplier & de sureau, & l'autre dans l'eau pour s'échapper, si cela est nécessaire. Le plancher de leur maison est couvert d'herbe ou de branches, & est toujours tenu fort propre. La place où ils mettent leurs provisions est pleine de petites branches placées régulièrement qui

leur servent de nourriture , quand il fait mauvais tems , parce qu'alors ils ne sortent que fort rarement.

Il n'y a point d'animaux qui aiment mieux leurs petits , & ces derniers leur en témoignent toujours leur reconnoissance. Quand le castor est grand , il n'abandonne jamais ses parens , & les vieux ou les infirmes que l'on prend , donnent des preuves évidentes qu'ils ont été nourris , ou par leurs descendants , ou par toute la communauté.

Cet animal , à qui on cherche tant à ôter la vie , semblable à l'Indien qui le détruit , s'éloigne de plus en plus des blancs , & devient tous les jours plus rare. Dans quelques siècles , on ne le connoîtra plus que comme la créature solitaire qui porte son nom en Europe : son amour pour la société le fera borner toutes ses vues à sa propre conservation , & il faut que le luxe fasse ses efforts pour découvrir un nouvel objet capable de satisfaire son goût pour la nouveauté.

Le caribou , quoique moitié plus petit que la souris (ou *mouse*) , a généralement été confondu avec elle. Les naturels du pays croient que c'est la meilleure espèce

de daim qu'il y ait en Amérique; il est fort timide, & on le voit rarement. Il n'y a qu'une vaste plaine au Nord-Est de la rivière Saint-Jean où on soit sûr de le prendre; car on n'en trouve que fort peu dans la péninsule, ou près d'aucun établissement.

La loutre, qui est assez connue en Europe, est un animal vorace, qui se nourrit principalement de poissons, & qui n'habite que sur le bord des rivières, ou des étangs. Elle est plus grande que la loutre angloise, plonge avec facilité, & reste long-tems sous l'eau; elle a le poil long, beau & d'un brun foncé. La bonté de la peau de ces animaux engage souvent les Indiens à en faire les objets de leurs chasses, & ils en trouvent ordinairement un grand nombre.



COMMERCE DE PEAUX.

CE fut le malheur d'une Puissance voisine, quand elle possédoit des Colonies dans l'Amérique septentrionale, d'avoir des Ministres que l'ignorance, les préjugés ou l'avarice rendit insensibles aux vrais intérêts de leur patrie & de ses Colonies. Ils sacrifièrent la sûreté des unes & la prospérité de l'autre à une branche de commerce momentanée qui rapporta, à la vérité, pendant un tems, beaucoup de richesses & un grand revenu ; mais qui n'avoit point de fondemens solides pour sa continuation, ce qui fait seul le mérite de tout genre de commerce, & peut le rendre utile à une Colonie.

Ce fut le commerce de peaux qui, malheureusement absorbant toute leur attention, les empêcha d'encourager convenablement l'agriculture qui, dans un nouveau pays, est la seule protectrice assurée contre les maux présens & à venir.

Le peuple, craignant de devenir esclave d'une noblesse altière & fainéante, & qui

possédoit déjà d'immenses districts de terres, & ayant devant les yeux la terreur de l'oppression religieuse & civile, ne fut que trop porté à seconder les vues du ministère, & à suivre la chasse avec ardeur pour obtenir des peaux, lorsqu'il auroit dû être occupé à la culture des terres : c'est ainsi qu'une Colonie, qui, par sa situation & ses avantages locaux, auroit pu servir de boulevard aux îles françoises dans les Indes occidentales, devint un fardeau à la mère-patrie, long-tems avant qu'elle fût attaquée & prise.

Que les autres États agissent plus sagement, en voyant le résultat d'une si mauvaise politique. Ce n'est point le profit immédiat que l'on retire d'une branche favorite de commerce que l'on doit considérer, spécialement sous un point de vue national, mais les conséquences probables qui pourront en résulter. Pour placer ce sujet dans un plus grand jour, supposons que tous les habitans de la Nouvelle Ecosse, au lieu d'abattre du bois, de défricher les terres, & d'étendre leurs pêches, ne s'attachent qu'à la chasse, afin de se procurer des peaux : on demande ce qu'il en résultera ?

tera? La réponse est bien simple ; ils pour-
ront , pendant peu de tems , lever un re-
venu considérable , & la Province sera pro-
bablement capable de se maintenir pendant
ce tems-là ; mais à la fin , la mère-patrie se
trouveroit appauvrie , en soutenant tant de
fainéans , & la Colonie elle-même seroit
ruinée.

Il faut donc abandonner entièrement ce
commerce à lui-même , comme toutes les
tentatives que l'on fera pour l'augmenter
(si elles ne sont pas entièrement bornées
aux Indiens) , ne tendront qu'à causer pro-
portionnellement une diminution de tra-
vaux plus utiles. Il est cependant raison-
nable de le regarder comme la troisième
source de commerce , quoique la moins
importante , que la nature a accordée à la
Nouvelle Écosse ; mais il ne faut point
souffrir que ce commerce vienne en con-
currence avec les pêches , ou les autres
avantages qu'on peut tirer des bois , & en-
core moins avec l'agriculture , qui , jointe
aux deux derniers moyens , est suffisante
pour rendre cet établissement un des plus
utiles & des plus florissans que l'Angleterre
ait encore possédé.

Par le moyen de la rivière Saint-Jean & des autres rivières qui se déchargent dans la baie de Fundy vers sa source, les Indiens seront en état d'apporter leurs peaux de toute cette partie de la Colonie, située entre la péninsule & le fleuve Saint-Laurent. Le gibier y abonde ; & , comme les naturels du pays sont les plus propres à ce genre de trafic, les avantages en seroient plus considérables, si on faisoit un grand chemin de la source de la rivière Saint-Jean à Quebec ; & si on envoyoit des personnes intelligentes pour examiner ces districts (comme ils ne sont guère fréquentés, pas même par les Indiens) pour trouver une situation propre à y former un établissement, afin d'empêcher que ce commerce ne prenne son cours vers l'Ouest, ce qui pourroit fort bien arriver, s'il y avoit des rivières navigables de ce côté-là.

Les monopoles ont de tout tems été nuisibles à l'industrie, & encore plus au commerce. La moindre restrainte qu'on mettra sur celui-ci ne servira donc qu'à lui nuire, au lieu de lui faire du bien ; & , semblable à une plante laissée sur son sol naturel, si on l'abandonne à lui-même, il

ne manquera pas de faire de plus grands progrès. En un mot , il est impossible de spécifier tous les avantages que la Province peut en recevoir : on peut seulement assurer que c'est une chose qui , quoique d'ailleurs capable d'amélioration , est dans le cas , par la persévérance des habitans à trafiquer à des conditions raisonnables avec les Indiens, de devenir très-avantageuse à la Grande-Bretagne & à la Colonie elle-même.



*NOUVEAUX ÉTABLISSEMENTS,
VILLES ET PORTS.*

LA situation de ce pays, considérée sous tous les points de vue, est beaucoup plus avantageuse à la Grande-Bretagne que celle d'aucune autre Colonie sur le continent de l'Amérique septentrionale, soit par rapport à sa proximité avec le Canada, Terre-Neuve, le cap Breton, l'île Saint-Jean & les Pêches, ou parce qu'il est moins éloigné de la mère-patrie qu'aucune autre Province de l'Amérique; mais sur-tout à cause de l'excellence & du nombre de ses ports, criques & baies; à quoi on peut ajouter la facilité avec laquelle il peut fournir à nos îles, de concert avec le Canada, toutes les différentes espèces de bois, de bétail, de poisson, de provisions salées & de farine qu'elles achetoient autrefois des Colonies révoltées, étant capable de les donner à meilleur compte que ces dernières, tant qu'on permettra aux sages loix établies pour la navigation, dans cet empire, d'agir comme elles ont fait jusqu'ici.

Plusieurs personnes, ignorant la nature de ce pays-là & de ceux dont nous avons parlé, qui sont encore au pouvoir de la Grande-Bretagne, & d'autres, aveuglées par leurs préjugés, s'en sont formées une idée bien défavorable, & les ont représentés comme indignes de l'attention du Gouvernement. Ils ont aussi assuré qu'il n'y en a qu'une très-petite partie propre à la culture, ou qui soit susceptible d'amélioration.

Il sera suffisant d'observer à ces personnes-là que, quoique, par le traité provisionnel conclu sous la puissante médiation de la France, on ait accordé aux Etats-Unis de vastes districts auxquels ils n'avoient point auparavant la moindre prétention, il en reste cependant encore d'excellens, & qui, si on les ménage avec jugement, sont capables de procurer de plus grands avantages à la Grande-Bretagne, que ceux qu'elle a jusqu'ici retirés de ses anciennes Colonies. Entr'autres choses, on doit se rappeler qu'au midi de la Nouvelle Ecosse, il y a très-peu de ports qu'on puisse comparer à ceux de cette Colonie, si toutefois il y en a même un seul, excepté celui de *Rhode-Island* qui est certainement le meilleur des

Etats-Unis : tous les autres ont quelque défaut essentiel, soit en fait de situation, leurs villes étant ordinairement à une trop grande distance de la mer, ou à cause des bans & des autres écueils qui se trouvent à leur entrée.

La province du Maine (1), nom de cette partie de la côte, qui est située à l'Est de l'Etat de *New-Hampshire*, & qui joint à la Nouvelle Ecosse, fut cédée aux Américains par le dernier traité de paix, quoiqu'on la regardât communément comme dans les limites de cette dernière Province. Elle est mal peuplée; mais elle contient d'assez bons ports où il y a des établissemens. C'est de-là que les habitans de la Nouvelle Angleterre tiroient autrefois tout le bois qu'ils envoioient aux Antilles, qui étoit coupé par les moulins à scie de Mechios & des autres places, & qui forment la plus grande partie du commerce des Colonies à l'Est.

(1) Il n'y a peut-être pas de pays au monde qui produise de meilleur bois de charpente de toute espèce, pour la construction des vaisseaux, ainsi que pour les mats & les vergues, ce qui en rend la perte d'autant plus grande.

En décrivant les différens ports & établissemens, & en faisant nos observations, il fera plus convenable de commencer à l'endroit d'où part la ligne qui forme les limites de la Province; continuant ensuite jusqu'au fond de la baie de Fundy, nous reviendrons par le côté occidental dans une direction contraire; &, après avoir examiné les places les plus dignes d'attention sur la côte méridionale de la péninsule, nous étendrons nos remarques jusqu'à l'extrémité la plus orientale de la Province.

On suppose que la ligne de séparation commence sur la côte de la mer au quarante-cinquième degré 10 minutes de latitude septentrionale, & au soixante-sixième degré cinquante minutes de longitude occidentale, en plaçant le premier méridien à Londres, à l'île du Grand-Manan, qui est située à deux lieues du continent du côté septentrional, à l'entrée de la baie de Fundy, & qui a plusieurs petites îles ou rochers du côté méridional, qui forment un port, où, dans certaines saisons de l'année, on peut faire la pêche de la morue & de veaux marins. L'île est par-tout couverte d'excellens bois; mais elle n'est point

habitée, il n'y a que quelques Indiens qui y débarquent de tems en tems. Elle a quatorze milles de longueur & neuf de largeur ; elle est fort escarpée de tous côtés ; mais elle a un sol excellent & capable de récompenser ceux qui se donneront la peine de le cultiver : on ne fait cependant pas encore si elle doit appartenir à l'Angleterre ou à l'Amérique.

A dix milles de cette île est une vaste & profonde baie qui retient encore son nom Indien de Passamaquoddy, qui a nombre d'îles à son entrée de différentes dimensions, sur la principale desquelles, appelée *Campo Bello*, il se trouve plusieurs établissemens de *Loyalistes*, & quelques terres cultivées.

Il est impossible de trouver de meilleurs ports que ceux qui sont dans la baie, & ils sont également propres au commerce des Indes occidentales, à la pêche & à la construction des vaisseaux. La facilité d'y construire des chantiers & des navires est évidente, puisque, dans le voisinage de la baie, il y a par-tout abondance de bon bois de charpente, que la marée y baisse & monte considérablement, &, quoique la variation n'y soit pas si grande que dans

la rivière de Saint-Jean & dans les autres places plus enfoncées dans la baie de Fundy, cela contribue à rendre sa situation préférable, si on considère la construction des vaisseaux comme l'objet principal qui mérite l'attention des *Loyalistes*.

Le haut de la baie de Passamaquoddy se termine par une rivière appelée Sainte-Croix, qui se divise en trois branches, & ces branches, faisant des angles considérables entr'elles, ont causé des disputes entre ceux qui étoient nommés pour fixer les limites des deux pays, comme la ligne devoit être tirée depuis la source de cette rivière, & qu'il n'est point encore décidé laquelle de ces trois branches on doit appeller la source. Les terres situées sur leurs rives sont, non-seulement bonnes, mais la qualité supérieure du bois qu'elles produisent, doit engager la Grande-Bretagne à disputer sérieusement chaque pouce de terre auquel elle a droit.

Saint-Andrews est une belle ville, bâtie par les *Loyalistes*, sur la rivière dont nous venons de parler, composée de six cens maisons, dont la situation, quoique bien choisie, est cependant trop éloignée de la

mer ; & , outre ce désavantage , il n'y a que six pieds d'eau dans le port au plus haut flux. Il n'y a point de place dans la Province , comme nous l'avons déjà observé , mieux située pour la construction des navires. Ses habitans ont la pêche de la morue à leurs portes , & ont l'avantage singulier de n'être jamais incommodés par les brouillards (1) qui sont fréquens dans d'autres endroits de la côte , pendant plusieurs mois de l'année. Saint-André & ses environs contiennent plus de trois mille ames , & il n'y a point de gens sur le continent plus capables d'être utiles par leur industrie , à proportion de leur nombre.

Beaver est un petit port à trois lieues à l'Est de Passamaquoddy , habité par environ huit cens réfugiés , qui y ont bâti une ville , dont la situation paroît bien choisie pour la pêche , si leur port n'étoit pas exposé aux vents du Sud qui prévalent & sont violens sur cette côte.

Depuis Beaver jusqu'à la rivière Saint-

(1) Les îles nombreuses situées dans la baie rompent & dissipent les brouillards , & les font lever en forme de vapeurs.

Jean, dix lieues à l'Est Nord-Ouest, la terre paroît haute & pleine de rochers, avec une bonne côte, sans écueils, mais qui n'a qu'un seul port capable de donner un abri aux vaisseaux contre toute sorte de vents. A la hauteur de la rivière Saint-Jean, est une petite île élevée, pleine de rochers, & couverte de bois, près de laquelle il faut que les vaisseaux passent en entrant dans le port, & en sortant; &, comme elle est située à une fort petite distance du continent, elle est également propre à protéger la rivière contre un ennemi, & pour l'élévation d'un fanal pour diriger les vaisseaux qui passent dans la baie, parce qu'on la voit à plusieurs lieues de distance.

La ville est bâtie sur le côté oriental du port, à deux milles de l'île aux Perdrix (*Partridge-Island*), qui, étant située à l'entrée de la rivière, arrête l'impétuosité de la mer, & la met à l'abri de tout vent.

La rivière qui est à un mille au-dessus de la ville, étant resserrée entre des rochers qui bornent considérablement son étendue, quoique fort profonde, a une grande chute, particulièrement dans les hautes marées. Quand la mer est à la hauteur

de douze pieds dans le port, les chûtes sont faciles, peuvent se passer pendant vingt minutes, & la rivière est navigable depuis cet endroit jusqu'à soixante-dix milles plus haut pour des vaisseaux de 80 & 100 tonneaux. Dans le tems des inondations ou des grandes pluies & de la fonte des neiges, ce qui arrive ordinairement depuis le milieu d'Avril jusqu'au commencement de Juin, les chûtes sont tout à fait impraticables aux vaisseaux qui veulent remonter la rivière (1), parce que la marée ne monte pas assez haut pour être de niveau avec elles, & que le courant rapide qui en sort continuellement à travers le port dans cette saison de l'année, empêche souvent les vaisseaux d'y entrer, à moins qu'ils n'aient un vent favorable.

La ville contient plus de deux milles mai-

(1) A soixante mille de la mer, la rivière se joint à un vaste réservoir situé du côté oriental, & que l'on appelle le grand lac. Sa profondeur varie, & il est navigable jusques dans la rivière dont le reflux augmente sa profondeur de quatre pieds; il y a de bonnes terres sur ses bords, & il est bien fourni de poissons: on y a dernièrement découvert des mines de charbon supérieures à celles du cap Breton, & dont on a envoyé des échantillons à Tarytown.

sons dont plusieurs sont grandes & spacieuses ; & , comme elle est bâtie sur une langue de terre qui est presque environnée de la mer , sa situation est extrêmement agréable. Les rues en sont fort régulières , ont depuis 50 jusqu'à 60 pieds de largeur , & se croisent à angles droits , dans des lignes qui répondent aux quatre vents cardinaux , chaque maison ayant 60 pieds de face sur 120 pieds de profondeur , ce qui fait qu'elle peut devenir une des plus belles villes du Nouveau Monde , sur-tout lorsqu'on considère qu'elle est bâtie sur une coline facile qui s'élève graduellement depuis la mer.

Il n'y a point d'endroit du côté septentrional de la baie de Fundy , qui possède des avantages égaux à celui-ci pour devenir une place universelle de commerce ; la rivière s'enfonçant beaucoup plus avant dans le pays qu'aucune autre de la Province , & ayant sur ses rives de vastes districts de terre qui ne le cèdent en rien à aucun autre de l'Amérique pour y élever du grain & du bétail , tandis que ses forêts abondent en bois de charpente , ce qui rendra cette Colonie capable de faire un commerce avec les Indes

occidentales , & de devenir la rivale de la Nouvelle Angleterre pour la bâtisse des vaisseaux , principale branche de commerce de cette dernière avant la rébellion. Quand les terres qui sont sur le bord de la rivière, seront défrichées , chose qui fait un progrès rapide entre les mains des Loyalistes , on pourra élever dans cette partie de la Nouvelle Ecosse un grand nombre de bestiaux pour sa consommation , & pour l'exportation (1).

Entre les avantages que possède cet établissement , on ne doit point considérer comme le moindre que l'on y ait importé , beaucoup de richesses & un grand nombre de Négocians respectables de *New - York* , après l'évacuation de cette ville. Leur industrie & leur persévérance l'ont orné d'un grand nombre de belles maisons. Son port a plusieurs quais & magasins excellens , & ses habitans sont déjà en possession de

(1) Cette assertion a des fondemens très-solides. Les grands progrès dans l'agriculture qu'a fait en un très-petit nombre d'années, la Colonie Canadienne de *Maugerville* , à 50 milles en remontant la rivière , confirme ce que nous venons d'avancer de la manière la plus évidente,

soixante vaisseaux dont quelques-uns servent au commerce des Indes occidentales, & les autres à la pêche de la baleine & de la morue. La plus grande partie du commerce de peaux qu'il peut y avoir de ce côté de la Province, doit naturellement prendre son cours vers cette place, puisqu'il n'y a point d'autre rivière navigable qui entre fort avant dans les terres, excepté la rivière Saint-Jean. A 50, 60 & 70 milles de la mer, on y trouve de fort bons mars pour la marine royale, jusqu'à 32 pouces de diamètre (1), qui sont rassemblés au-dessous des chûtes, & ensuite envoyés en Angleterre par des personnes nommées par le Gouvernement.

Le port a depuis sept jusqu'à dix brasses de profondeur, avec un bon fond, & une excellente côte pour débarquer les marchandises & pour suivre ou réparer les vais-

(1) C'est certainement une mauvaise politique de prendre tous les sapins pour l'usage du Gouvernement, sans rien accorder aux propriétaires des terres sur lesquelles ils croissent, parce que cela les empêchera de donner leurs soins à la conservation des grands arbres.

seaux du premier rang (1). Vis-à-vis la ville, de l'autre côté du port, est un petit établissement appelé Carleton, bâti & habité par des Loyalistes, parmi lesquels il y a un nombre considérable de charpentiers qui ont déjà donné des preuves de leur talent à bâtir des navires, tandis que la vaste quantité de bois de charpente que l'on trouve sur les bords de la rivière, & qui est aussi bon que celui de la Nouvelle Angleterre, ou d'aucune autre Province de l'Amérique, démontre, non-seulement qu'ils ont bien choisi leur situation, mais, outre cela, le bénéfice que cette place retire de la bâtisse des vaisseaux.

Aux avantages dont nous venons de faire mention, on peut ajouter celui de la population qui passe dix mille âmes, entre lesquelles sont plusieurs régimens qui ont été réformés à la fin de la guerre dernière, & qui sont, non-seulement respectables à

(1) Semblable à la plupart des autres ports de la Nouvelle Ecosse, cette place ne gèle jamais; &, quand la glace se brise au-dessus des chûtes, la force du courant la réduit tellement en pièces, qu'elle ne fait jamais aucun tort aux vaisseaux qui sont au-dessous.

cause de leur nombre & de leur industrie, mais aussi parce qu'ils forment une barrière à la Colonie pour la protéger contre les sujets des Etats-Unis. Il y a une petite forteresse appelée le fort Howe, qui défend la ville, mais elle n'est point capable de soutenir une attaque régulière, parce qu'elle n'a point d'ouvrages avancés.

La rivière contient plusieurs îles qui nourrissent même à présent grand nombre de bestiaux, de sorte que, quand les terres seront défrichées, on pourra élever beaucoup plus de bétail qu'il n'en faut pour la consommation des habitans, le sol étant fort bon, & susceptible d'amélioration.

A douze lieues plus avant dans la baie de Fundy, à l'Est-Nord-Est de la rivière Saint-Jean, est un petit établissement appartenant aux Loyalistes, qui se nomme Quako. Il contient six cens personnes qui ont fort prudemment dirigé toute leur attention vers l'agriculture, leurs terres étant généralement fort bonnes, tandis qu'ils n'ont aucunes places pour servir d'abri aux vaisseaux, surtout lorsque les vents de Sud prévalent. Il abonde en bois de charpente de toute espèce, & le pays est rempli de gibier.

A onze lieues à l'Est de l'établissement dont nous venons de parler, la baie de Fundy qui a jusques-là beaucoup de profondeur, & depuis six jusqu'à quinze lieues de largeur, se trouve soudainement divisée par la terre en deux bras différens, dont le plus grand, qui s'appelle le bassin des Mines, prend son cours directement vers l'Est, pendant l'espace de près de 80 milles. Le flux & le reflux de la mer y sont plus sensibles, à mesure qu'ils s'avancent, & forment même une profondeur de 70 pieds d'eau (1) au fond de la baie, où il y a plusieurs rivières qui s'enfoncent considérablement dans la Province. Il y a autour de ces rivières plusieurs établissemens qui contiennent plus de quatre mille habitans. Les terres des environs du bassin des Mines sont très-bonnes, & produisent du bois de char-

(1) Ce grand flux fait que plusieurs rivières, tant sur cette branche que sur la branche septentrionale de la baie, sont navigables jusqu'à une grande distance; ce qu'il y a de remarquable, c'est que les courans du golfe Saint-Laurent à *la Vert-Bay*, ne s'élèvent que de huit pieds, & cependant elle n'est qu'à vingt milles de-là étant séparée du bassin des Mines par une langue de terre.

penne, particulièrement du côté du Sud, & ainsi jusqu'à Halifax, dont elles sont éloignées de plus de quarante milles. L'autre bras est appelé la baie de Chignecto (1), qui prend son cours vers le Nord-Est, depuis l'endroit où commence la séparation, & continue pendant l'espace d'environ cinquante milles, recevant les eaux de plusieurs rivières, dont l'une est assez considérable, & est appelée Petudiac, où l'on trouve un établissement de deux mille Loyalistes, qui paroît faire des progrès. Il s'offre plusieurs avantages aux personnes qui sont obligées de s'établir dans cette Province, & qui ne veulent point se borner au commerce; mais qui desirerent s'appliquer à l'agriculture & à élever des bestiaux, les terres qui sont au haut de la baie étant fort bonnes, & ayant autrefois été cultivées par les anciens Colons François distingués par le nom de *Neutres* (2), dont

(1) On y a découvert des huîtres que l'on exporte à présent dans plusieurs endroits.

(2) Ces gens, descendus des anciens Colons François, étoient graduellement augmentés au nombre de plusieurs milles, défrichant de grands districts de terre, & élevant de nombreux troupeaux. Ils vécurent pendant plusieurs

l'industrie a été couronnée d'un succès rarement plus grand dans les Colonies méridionales , & on ne fauroit douter que ceux qui en sont actuellement possesseurs ne les rendent bientôt assez florissantes pour

années dans la plus grande amitié avec les Indiens , les deux Nations contractant des mariages entr'elles , & ne formant , pour ainsi dire , qu'un seul peuple. Malheureusement pour eux , en prenant parti dans toutes les querelles qu'il y avoit entre la France & la Grande-Bretagne , ils devinrent l'objet du ressentiment de cette dernière Puissance , qui , les ayant assemblés sous différens prétextes , en fit transporter un grand nombre dans les autres Colonies , où plusieurs d'entr'eux moururent de chagrin & de vexation. Cette action , assez crûelle d'elle-même , le paroïssoit encore davantage , parce qu'elle étoit exécutée en conséquence d'ordres positifs de la part d'une Nation que ses ennemis mêmes regardoient comme généreuse. Faisons attention à cet événement. Les terres dont les *Neutres* avoient ainsi été arrachés , devinrent désertes , & toutes les tentatives pour les repeupler avortèrent jusqu'à ce qu'une foule de gens , habitant ces mêmes Colonies où les *Neutres* avoient été bannis , furent chassés d'une manière à peu près semblable , à cause de leur attachement à la Grande-Bretagne , & obligés de cultiver ces terres que les premiers avoient abandonnées , comme si c'étoit le dessein de la Providence de marquer d'une manière évidente l'injustice d'une grande Nation , & de donner au genre humain une leçon de modération & d'humanité.

exciter la jalousie de leurs voisins de la Nouvelle Angleterre. Il y a un petit fort autrefois appelé Saint-Laurent (1), & actuellement le fort Cumberland, bâti sur l'Isthme, qui joint la péninsule au continent, & qui, quoique fort peu important, pourra, lorsque la Colonie aura fait des progrès, être regardé comme la clef de la Nouvelle Écosse, & la défendre contre une invasion. En descendant ensuite la baie de Fundy, par le côté occidental, on ne trouve point de port jusqu'à près de la rivière Saint-Jean, où est Annapolis-Royale (2), qui a un des plus beaux ports du monde, à l'abri de tous vents, dont l'entrée est entre deux caps ou promontoires, ayant depuis vingt jusqu'à trente brasses d'eau. Cette entrée a près

(1) Il fut attaqué au commencement des troubles de l'Amérique; mais le parti qui étoit chargé de cette entreprise fut repoussé comme il le méritoit, & entièrement défait.

(2) Quand cette place étoit entre les mains des François, elle étoit fortifiée, & s'appelloit Port-Royal, étant destinée pour former la capitale de la Province. A la paix d'Utrecht, elle fut cédée à la Grande-Bretagne, & fut appelée Annapolis-Royale, en honneur de la Reine Anne. Ses fortifications sont actuellement fort peu de chose.

d'un mille de largeur, & il y a un fort courant, quand la mer monte ou baisse; le rivage est si profond, qu'un vaisseau peut placer son beaupré entre les rochers, & être dans dix brasses d'eau. Aussi-tôt après avoir passé le détroit, est un vaste réservoir appelé le bassin d'Annapolis, capable de contenir un nombre considérable de vaisseaux de toutes grandeurs, d'environ vingt milles de circonférence, à l'abri de tous vents. Sur ce bassin est une superbe ville, appelée Digby, bâtie par les Loyalistes : sa situation est fort bien choisie, tant par rapport à la pêche, que pour tous les genres de commerce convenables à la Province. Il y a aussi quelques Allemands, de ces troupes auxiliaires qui vinrent en Amérique pendant la guerre, qui forment un petit établissement à l'embouchure de la rivière *Bear*, près de Digby. Du bassin à Annapolis-Royale, il y a environ douze milles, sur une rivière profonde & étroite, qui a un grand flux & reflux : ses deux rives sont bien peuplées & bien cultivées dans plusieurs endroits. Il y a une petite île entre le bassin & la ville qu'on pourroit aisément fortifier, de manière à commander entière-

rement la navigation de la rivière, parce que tous les vaisseaux qui montent & descendent, sont obligés de s'en approcher : depuis l'arrivée des Loyalistes, au nombre de 2500, la ville est six fois plus grande qu'elle n'étoit auparavant; les terres des environs se défrichent avec rapidité, ayant reçu une augmentation de population, sans exemple dans tout autre tems. Les habitans s'occuperont probablement à élever du bétail; comme ceux qui étoient ici avant la guerre élevaient les plus grands & les meilleurs bestiaux de la Province, ils étoient aussi bons que dans aucune autre place de l'Amérique, excepté à *Rhode-Island* & dans le *Connecticut* (1); de sorte qu'ils seront capables dans peu de tems, avec les habitans de la rivière Saint Jean, de fournir tout le bétail nécessaire aux Indes occi-

(1) Ceux qui ont vécu pendant plusieurs années au bord de la rivière Annapolis, sont certains, que lorsqu'ils auront plus d'occasion de croiser la race de leurs bestiaux avec ceux des autres pays, ils égaleront ceux des deux Etats ci-dessus mentionnés; il semble que le tems n'est pas éloigné, lorsque les habitans de la Nouvelle Angleterre se repentiront d'avoir chassé plusieurs de leurs bons fermiers.

dentales. Le mouillage à la hauteur de la ville est fort bon , ainsi que du côté de la rivière ; le fort qui défend l'entrée du port , est assez important ; mais il n'est pas capable de soutenir long-tems une attaque du côté de terre.

En passant au Sud-Ouest d'Annapolis-Royale , on trouve la baie de Sainte-Marie , qui est fort profonde , & qui commence à prendre la forme d'un établissement ; les terres qui l'entourent sont par-tout couvertes d'excellens bois de toute espèce ; & , comme les Loyalistes qui y sont établis , ont quelques vaisseaux , ils ont déjà envoyé plusieurs cargaisons dans différens ports , quoiqu'ils n'aient commencé à former l'établissement que depuis l'évacuation de *New-York*. Depuis la baie de Sainte-Marie , la côte est située au Nord & au Midi. Son extrémité la plus méridionale est exposée aux vagues de tout l'Océan de l'Ouest , & paroît fort rompue & déchirée ; tandis que les îles aux Veaux-Marins , de la situation dangereuse desquelles nous avons déjà fait mention , sont en vue de la terre , & offrent une perspective désagréable , même quand il fait un tems modéré , à cause des nom-

breux courans qui les environnent (1).

Il y avoit un nombre considérable de personnes d'établies avant la guerre dernière, à cette extrémité de la péninsule, sur une petite rivière (2), où il y a une ville appelée Yarmouth. Elles s'étoient appliquées avec succès à la culture des terres, & avoient même fait quelque progrès à la pêche de la morue, lorsque la prise de leurs vaisseaux par les Républicains arrêta pendant un tems leurs efforts de ce côté-là. Elles les ont depuis renouvelés, & à l'aide de quelques Loyalistes, elles font un commerce de poisson, de gros bois, de bled & de bestiaux, principalement de moutons, avec Halifax. Les terres du voisinage, qui ne paroissoient pas trop bonnes au premier coup-d'œil, s'améliorent depuis quelques années avec rapidité; de sorte qu'il y a très-peu de places dans la Province qui promettent davantage, à proportion du nombre d'habitans.

(1) On ne sauroit répéter trop souvent la nécessité d'y faire élever un fanal.

(2) La rivière de Tuschet, au 43^e degré 44 minutes de latitude septentrionale, & au 65^e 50 minutes de longitude Ouest.

Depuis l'extrémité méridionale de la péninsule, la côte s'étend presque à l'Est-Nord-Est & à l'Ouest-Sud-Ouest, avec très-peu de variation, jusqu'au cap Canso, qui forme son extrémité la plus orientale, près de l'île du cap Breton, & qui contient, dans un espace d'environ trois cens milles, nombre d'excellens ports à une petite distance les uns des autres tout le long de la côte. Il sera cependant à propos de faire mention des établissemens les plus considérables, soit par rapport à leur bonté, à l'étendue de leur population, ou au progrès qu'ils ont fait dans l'agriculture & dans le commerce.

La première place, à l'Est des îles aux Veaux-Marins, qui soit digne d'attention, est la ville de Barrington, qui contient environ quatre mille habitans, dont la plupart y étoient établis avant la guerre, & qui s'occupent principalement de la pêche & du cabotage, auxquels leur situation est fort convenable, puisque c'est l'établissement de la Province le plus au midi. Son port est fort petit, & quelquefois d'assez difficile accès; &, comme les terres des environs ne sont pas des meilleures, cela a engagé les Loya-

listes qui sont venus s'y établir à ne point borner leur attention à l'agriculture. Mais leur nombre n'est encore que peu considérable.

A six lieues, au Nord-Est de la baie de Barrington, est la ville de Shelburn, bâtie au Port-Roseway au quarante-troisième degré quarante-sept minutes de latitude septentrionale, & au quarante-cinquième degré seize minutes de longitude occidentale de Londres, habitée peut-être par la plus nombreuse Colonie dont aucune Nation puisse se vanter dans les siècles modernes (1). Il n'y a point en Amérique de meilleur port; il y a par-tout six & sept brasses d'eau depuis la mer jusqu'à la ville, la distance étant de huit milles, sans presque aucun flux ou reflux; tandis qu'une île qui en ferme l'entrée, le met à l'abri de tout danger, de sorte que les vents ne peuvent causer aucun dommage aux navires qui y sont mouillés.

La ville est peut-être une des plus grandes

(1) La population de Shelburn & de son voisinage est de 30,000 ames; avant la guerre elle ne passoit pas 50 personnes.

qu'il y ait dans le Nouveau-Monde. Elle contient près de trois mille maisons bâties régulièrement. Elle a quinze rues en lignes droites du Nord au Sud, & trente de l'Est à l'Ouest, qui croisent les premières à angles droits. Le nombre de ses habitans est de 13,000. Vis-à-vis Shelburn, est la ville de Birch, peuplée par environ 1400 nègres de la Nouvelle York, dont les travaux ont été extrêmement utiles aux blancs, en faisant baisser considérablement le prix de la main-d'œuvre, & de différens matériaux qui sont le produit du pays. Les terres y sont fort améliorées, & ont, dans plusieurs endroits, produit de belles moissons de bleds, d'orges & d'avoines, ainsi que de légumes & de petits fruits, tels que des groseilles, &c. On peut voir les bons effets de posséder un grand capital, par le nombre de navires qui appartiennent aux Négocians, qui est à peu près égal à celui d'Halifax, étant au moins de trois cens voiles, dont plusieurs sont employées à la pêche de la baleine, un plus grand nombre dans celui des Indes occidentales, & le reste à la pêche de la morue, sur les bancs qu'il y a sur les côtes de la Province. Les pilotes qui ont

été employés par les flottes angloises , dans l'Amérique septentrionale , pendant la guerre , font établis près du port , entre la mer & la ville. Le Gouvernement prenant en considération combien ces gens-là s'étoient rendus odieux aux rebelles , leur a accordé la demi-solde leur vie durant , mesure également juste & nécessaire , la plupart d'entr'eux possédant auparavant des terres dans les Etats-Unis. Il n'y a point de Loyalistes qui aient fait de plus grands efforts pour rendre leur situation agréable. Tout le pays , pendant l'espace de plusieurs milles , est extrêmement peuplé , principalement sur la rivière *Indian* , cinq milles à l'Est du Port-Roseway , qui est remarquable pour une pêche extraordinaire de saumon , où il y a de vastes districts de terres défrichées qui produisent du bled & de l'orge excellent.

La rivière admet seulement des vaisseaux qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau , & les nouveaux Colons ont élevé sur ses rives trois moulins à scie qui travaillent nuit & jour pour les Négocians de Port-Roseway , qui embarquent continuellement pour les Indes occidentales du bois de charpente

de ces moulins & de deux autres qui sont au-dessus de Shelburn. Il y a une crique à cet endroit qui communique avec un grand lac d'eau douce qui est à plusieurs milles de distance. Les terres qui sont sur ses bords, sont capables de nourrir grand nombre de troupeaux, & contiennent plusieurs belles forêts de hêtre, d'érables, de sapin, de pin & de chêne rouge; plusieurs Loyalistes, convaincus de la fertilité du sol, sont employés à défricher les bois, & à en faire des meubles. Il y a deux églises à Port-Roseway, l'une pour les Presbytériens, & l'autre pour ceux qui sont de l'Eglise Anglicane. Toutes les provisions fraîches y sont à assez bon compte, la viande de boucherie valant à peu près 4 deniers sterlings la livre, & la farine & le pain à proportion. Il y a plusieurs hangars & magasins pour débarquer & serrer les marchandises, le commerce des habitants étant considérablement augmenté depuis dix-huit mois, sur-tout avec les Antilles. Au-dessous de la ville, & du même côté du port, les terres contiguës à la mer, ont été divisées en portions de cinquante arpens; de sorte que les proprié-

taires ont bâti un grand nombre de vaisseaux dont la plupart servent à la pêche, & dont quelques-uns font de 250 tonneaux. Il y en avoit 70 sur les chantiers au mois d'Octobre dernier, & on conjecture qu'ils en ont bâti 400, depuis l'évacuation de New-York, dans cet établissement seul.

Le port Matoon ou Gambier est situé sept lieues à l'Est de la rivière Jordan, & est à neuf lieues de Shelburn. Il ne fournit qu'un assez mauvais abri à quelques bateaux pêcheurs qui appartiennent à d'autres places : il n'y en a que trois dans l'endroit, & fort peu d'habitans. Dans ses environs, le sol y est rempli de roches & de pierres, & est le plus aride de toute la Province, ne produisant que quelques légumes, & paroissant peu capable d'être cultivé. Un des régimens (1) qui a servi avec distinction pendant la guerre de l'Amérique, commença ici un établissement, & y bâtit une ville vers l'automne de l'année 1783, & , malheureusement pour ces gens-là, la saison étoit alors trop avancée, & conséquemment la terre

(1) La Légion Britannique commandée par le Lieutenant-Colonel Tarleton.

couverte de neige, ce qui les empêcha d'observer la nature du sol jusqu'au printems suivant. Leur ville étoit alors composée de plus de trois cens maisons, & contenoit plus de huit cens habitans. Ces derniers, voyant l'apparence des terres, & que leurs espérances étoient trompées, cherchoient les meilleurs moyens de se transporter dans d'autres endroits, lorsqu'un feu (1) qui

(1) L'été de 1784 avoit été extrêmement sec, & on vit plusieurs feux dans différentes parties des bois, qui en consumèrent de vastes étendues dans presque toutes les directions, occasionné ou par la négligence des Indiens ou celles des blancs qui travailloient dans les bois, & qui n'éteignoient point leur feu, la terre étant aussi très-sèche, & couverte de mousse & de bois mort. Une pauvre femme à Guysburg (nom que les Loyalistes avoient donné à cette place) fut innocemment la cause de ce malheur. Quand le feu fut une fois allumé, il se répandit avec tant de rapidité, & brûla avec tant de furie, qu'il ne fut point possible de l'arrêter. Il détruisit en peu de minutes presque toutes les maisons, forçant les habitans de se retirer avec précipitation dans l'eau, tandis que l'un d'entr'eux, plus malheureux que les autres, périt dans les flammes. Il n'y eut presque aucuns de leurs animaux domestiques qui échappèrent. En un mot, cet élément terrible ne produisit jamais une destruction plus complète; & si on n'avoit pas sur-le-champ dépêché un vaisseau de Roi d'Hallifax, pour leur réduire

réduisit la ville en cendre, ainsi que leur bétail, leurs meubles & leurs vêtements, remplit la mesure de leurs maux, & les rendit tout à fait misérables. Depuis ce tems-là, le port Matoon n'a que très-peu d'habitans, & il ne formera jamais un établissement d'importance. Ceux qui ont souffert par l'incendie, se sont la plupart retirés à la baie de Chedabucto, à l'extrémité la plus orientale de la Province, situation plus digne de leur mérite, & qui leur promet quelque consolation au milieu de leurs souffrances.

Liverpool est un petit port, mais il est sûr & commode, peut recevoir des vaisseaux depuis 250 jusqu'à 300 tonneaux, & n'est pas à plus de trois lieues à l'Est du port Matoon. Il y a long-tems que cet établissement est formé, & il a fait des progrès considérables. Au-dessus de la ville, est une petite rivière qui s'enfonce fort avant dans la campagne. Ses vaisseaux sont pour la plupart employés à la pêche, & à faire un

porter des provisions, il y auroit eu une famine à laquelle très-peu d'entr'eux auroient pu se soustraire. A son arrivée, il les trouva sans habitation, sans argent & même sans pain.

commerce de bestiaux & de provisions avec Halifax, Shelburn & d'autres places. Les habitans, dont les établissemens s'étendent beaucoup au-dessus de la ville, ont été considérablement augmentés par l'arrivée de quelques Loyalistes du port Matoon & d'autres places; de sorte que leur nombre est à présent de près de 1200, qui sont fort actifs & industrieux.

Lunenburgh est une belle ville & une Colonie respectable, fondée par des Allemands, dans l'année 1763. Elle est à 70 milles au Nord-Est de Shelburn, & à 36 au Sud-Ouest d'Halifax, place à laquelle elle fournit du bois de chauffage, ayant nombre de petits vaisseaux employés à ce commerce & à la pêche de la morue. Elle envoie aussi du bois de charpente aux Antilles, & il n'y a point de place dans la presqu'île, malgré la mauvaise apparence du sol, qui, pour le commencement d'un établissement, soit dans un état si florissant, excepté les deux dont nous venons de faire mention. L'industrie & la persévérance l'ont fait fleurir, tandis que la simplicité des mœurs de ses habitans qui, jusqu'à ce jour, sont demeurés incorruptibles, les ont rendus chers à tous leurs voisins.

Les terres des environs de Lunenburgh sont fort améliorées, & on peut compter que le nombre d'habitans, qui, dans l'origine, étoit de trois milles, est à présent trois fois plus considérable.

Le Have est un établissement dont nous aurions dû faire mention, avant de parler de celui de Lunenburgh. Il y avoit, avant la guerre, sur les bords de la rivière, un grand nombre d'habitans dans de petits hameaux détachés qui sont considérablement augmentés; il paroît que sa situation est bonne pour faire un commerce de poisson & de bois avec les Indes occidentales.

Halifax, capitale de la Nouvelle Ecosse, & le Siège du Corps législatif, est situé au 44^e degré 40 minutes de latitude septentrionale, & au 63^e degré 30 minutes de longitude occidentale de Londres, presqu'au centre de la péninsule, du côté méridional, à trente-six lieues au Nord-Est de Shelburn; cette ville est bâtie du côté occidental d'un port sûr & spacieux, qui est à l'abri de tous vents, à douze milles de la mer, & où mille navires peuvent mouiller sans craindre le moindre danger. On y a bâti un grand

nombre de hangards fort commodes, qui reçoivent toujours douze & dix-huit pieds d'eau pour faciliter le chargement & le déchargement des vaisseaux. Les rues de la ville sont régulières, se croisant à angles droits, & s'élevant graduellement depuis le bord de l'eau jusqu'au sommet d'une colline, qui est bien fortifié; mais cependant pas suffisamment pour résister à une attaque régulière. Plusieurs gros Négocians résident dans cette place, & ont un grand nombre de vaisseaux qui font un commerce florissant avec l'Europe & les Indes occidentales. Cette Colonie fut fondée par la Grande-Bretagne en 1754; &, malgré la pauvreté du sol, elle a atteint un degré de splendeur qui donne lieu d'espérer qu'elle égalera les premières villes des Colonies révoltées; elle doit cette grandeur soudaine à la dernière guerre qui y a porté beaucoup de Loyalistes, & aux soins de la mère-patrie, tellement que depuis dix ans sa population est augmentée du double.

Il y a une place de carénage, petite à la vérité, mais excellente pour les vaisseaux de la marine royale qui sont en station sur cette côte, ou qui ont occasion de se

radouber, de prendre de l'eau, du bois ou des provisions fraîches, en allant ou revenant des Indes occidentales. Elle est toujours bien munie de matériaux pour la marine, & les vaisseaux de ligne s'y réparent avec la plus grande facilité, sans courir le moindre danger. Plusieurs batteries de canons commandent le port, particulièrement celles qui sont placées sur l'île Georges, qui, étant fort élevée & escarpée, & au milieu du canal, un peu au-dessous de la ville, est bien située pour enfler les vaisseaux dans toutes les directions, parce qu'il faut qu'ils en passent fort près, avant de pouvoir lui causer aucun dommage.

Au-dessus de la place du carénage, qui est vers la partie la plus élevée de la ville, il y a un grand bassin, qui communique avec le port, de près de vingt milles de circonférence, & capable de contenir toutes les flottes de la Grande-Bretagne, qui y seroient à l'abri de tous vents, il n'y a qu'un canal étroit qui conduise au port, comme nous l'avons déjà observé. On trouve autour du bassin nombre d'établissmens détachés, appartenant à des Loyalistes; on s' imagine que les terres plus éloignées de

la mer sont en général meilleures que celles qui sont près d'Halifax ; mais il faudra du tems pour déterminer si leurs travaux auront du succès. On a élevé près de la ville un bâtiment commode & élégant pour les malades de la marine ; mais la salubrité du climat a empêché qu'il y entrât jusqu'ici beaucoup de monde ; à peine se trouve-t-il aucun navire dans toutes les autres parties du monde qui soit moins sujet aux maladies , que ceux qui sont dans ces parages. Il y a un fort beau fanal , sur une petite île , à l'entrée du port , que l'on peut appercevoir nuit & jour de six ou sept lieues en mer.

A l'Est d'Halifax , la côte est à peu près la même que celle que nous avons déjà décrite , & , dans l'espace de cinquante lieues depuis là jusqu'au cap Canso , contient à peu près autant de ports excellens à une petite distance les uns des autres ; il n'y en a presque point sans habitans ; mais il y a peu d'établissemens qui soient encore formés en villes , ou qui possèdent beaucoup de vaisseaux : la population est en général depuis cinquante jusqu'à cent familles , dont la plupart sont employées à la culture des

terres ; il est donc inutile que nous en fassions la description ou l'énumération, à moins que nous ne voulions borner nos observations à ce qui regarde seulement les navigateurs.

Le cap Canso forme l'extrémité la plus orientale de la province. Le terrain qui l'environne est rompu, & a grand besoin d'un fanal, comme il y a un petit détroit navigable qui sépare la Nouvelle Ecosse de l'île du cap Breton, communiquant directement avec le golfe & le fleuve Saint-Laurent, qui tend à faciliter le commerce entre les autres parties de la Colonie. C'est près de cette place que les Loyalistes ont bâti une ville, & formé un établissement considérable ; au fond de la baie de Chedabucto, & à une petite distance du cap Canso, cet établissement paroît bien situé, & pourra devenir important, étant également propre à faire la pêche de la morue & du saumon en grand ; le malheur qui est arrivé aux réfugiés du port Matoon a considérablement contribué à l'augmentation de sa population.

Les forêts des environs sont fort bonnes, & aussi propres à faire un commerce du

bois de charpente qu'aucune autre de l'Amérique. Les terres, ou au moins quelques districts, ayant été en possession des malheureux François *neutres*, étoient autrefois supérieurement cultivées ; mais il n'en reste que très-peu de marques aujourd'hui. De la baie de Chedabucto, la côte s'étend au Nord-Ouest vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, où la terre est fort haute & montagneuse ; mais elle n'est pas tout-à-fait déstituée de ports qui étoient autrefois habités par des François, & qui, quoiqu'entièrement abandonnés avant la guerre dernière, participent à présent de cette population que l'on remarque dans les autres endroits. De beaux districts de terres égales en bonté à celles des Etats-Unis septentrionaux, s'étendent le long de la côte depuis le détroit du cap Canso jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent ; leurs forêts sont encore entières, & paroissent inépuisables. Peu après avoir passé le détroit de Canso, on apperçoit l'île de Saint-Jean qui peut aussi se voir de la Nouvelle Ecosse. Elle a deux ou trois bons ports & une grande ville, outre plusieurs petites. Elle contient cinq mille habitans, dont la plu-

part s'y font établis depuis le commencement de la guerre. On y a coupé de vastes districts de bois dont on a déjà exporté une partie aux Antilles. Les terres en général ne sont pas si fort au-dessus du niveau de la mer que celles des provinces voisines ; mais elles sont fertiles en grain , & fournissent de bons pâturages pour les chevaux & les bêtes à corne.



C O M M E R C E**E T****N A V I G A T I O N.**

DANS un tems où toutes les Nations de la terre semblent vouloir étendre leur commerce à l'envie l'une de l'autre, augmenter les manufactures de leur pays, & en inventer de nouvelles ; tandis que les Monarques de l'Europe, tâchant de déguiser leurs vues ambitieuses & sanguinaires sur les dominations les uns des autres, affectent d'adopter les mêmes poursuites ; & , prétendant oublier les animosités qui ont agité leurs royaumes depuis des siècles contre ceux de leurs voisins , paroissent vouloir contribuer à l'aisance & à la félicité des peuples dont la Providence leur a permis de devenir Souverain ; lorsqu'une partie de l'Empire Britannique sur le continent du Nouveau Monde, vient d'être déchirée de la Couronne de ses royaumes , dont les habitans , oubliant , dans le triomphe de l'indépendance , & au milieu de l'allégresse naturelle à un

peuple qui forme un nouvel empire , la main qui les a protégés & élevés jusqu'à l'âge de maturité , se sont soigneusement efforcés de jeter tout ce qui étoit important par rapport à eux-mêmes , entre les mains d'un rival puissant , & , peu satisfaits de cela , témoignent encore du mécontentement de ce qu'on leur refuse le privilège de transporter les productions des îles & des Colonies qui lui restent encore : ce sera certainement son intérêt d'éviter toutes les mesures qui peuvent tendre à diminuer ses manufactures , son commerce , sa marine ; comme ce n'est qu'en les conservant que la Grande-Bretagne peut se procurer la sûreté & la félicité chez elle , maintenir la paix , & se faire respecter de l'étranger.

Ce seroit s'écarter de notre plan , de remonter à l'origine & aux progrès des manufactures , du commerce & des revenus de l'Angleterre ; il sera suffisant d'observer qu'à mesure qu'ils se sont augmentés depuis la reine. Elisabeth jusqu'à présent , les forces maritimes du Royaume se sont aussi considérablement augmentées , de manière à présenter à l'univers un spectacle d'opulence & de grandeur , qui malheureusement ,

en donnant ombrage à l'orgueil de toutes les Puissances de l'Europe , a excité leur ressentiment , & les a souvent portées à tenter de détruire une marine qui a paru plusieurs fois sur l'océan trop formidable pour qu'on pût lui résister : trompées dans ce plan favori , étonnées des ressources inépuisables avec lesquelles son immense commerce suppléoit aux dépenses de la guerre ; & , intimidées par ce courage invincible avec lequel elle résista à leurs efforts , & par les victoires de ses flottes & de ses armées , le monde contempla un phénomène singulier , & qui n'a point d'exemple dans l'histoire. Une Nation déchirée par des factions intestines , & accablée d'une dette énorme , qui menaçoit même son existence , s'opposant dans toutes les parties du globe aux attaques de plus de la moitié de l'Europe , & au milieu de cette contestation inégale , protégeant son commerce , transportant en sûreté les biens immenses de ses négocians , dans les régions les plus éloignées , & augmentant ses manufactures , ses revenus & son commerce , tandis que celui de ses ennemis languissoit & diminuoit tous les jours.

Lès avantages que la Grande-Bretagne possède, tant par rapport à sa situation, son climat & le caractère de ses habitans, furent mieux entendus, & on fut plutôt en profiter que de ceux d'aucune autre Nation ; & , pendant que les événemens auxquels nous faisons allusion sont encore récents, il ne faut pas oublier à quoi ils doivent leur origine ; & , si leur souvenir nous cause d'agréables réflexions, on ne sauroit répéter trop souvent que ces loix & ces principes qui ont élevé ces îles à leur état actuel de grandeur, auront indubitablement des effets contraires, si on les relâche, & nous plongeront dans un abîme de misère & de calamité , puisqu'une diminution de marine, doit nécessairement être accompagnée d'une diminution proportionnelle de revenu, de matelots & de confiance, qui, suivant l'état actuel des choses, est le principal boulevard du Royaume.

Cette loi mémorable, l'acte de navigation, fut probablement fondée d'abord sur un mélange de juste discernement & de partialité envieuse ; & cette dernière qualité, loin de lui être défavorable, est au contraire un argument puissant en sa faveur. Quand

on l'a passé, on avoit sans doute les Hollandois en vue, qui étoient devenus en quelque sorte les porteurs de tout le commerce de l'Europe. Depuis ce tems-là, leur marine a toujours décliné, faute d'une semblable loi, quoiqu'on ne se soit point aperçu de sa foiblesse avant que la guerre dernière l'eût découverte. Celle de la Grande-Bretagne s'est augmentée à proportion, & n'a peut-être pas encore atteint son méridien de gloire.

Si cette loi qui ordonne que tous les navires employés au service d'Angleterre, doivent avoir les deux tiers de leurs équipages composés des sujets de l'Empire Britannique, & qu'ils doivent être bâtis dans ses dominations, a produit de pareils effets, quelle seroit la folie de ne point la continuer? En considérant les choses sous ce point de vue dont la justesse est incontestable, les pertes de matelots & de revenus ne seroient point les seules que l'on soutiendrait. Si la bâtisse des vaisseaux est vraiment une manufacture, elle devrait recevoir toute sorte d'encouragement d'un Etat commerçant; mais si on permet la vente des vaisseaux Américains, & qu'on leur

accorde les privilèges des vaisseaux Anglois, en passant entre les mains des Négocians Anglois, n'est-il pas évident que cela doit considérablement augmenter la bâtisse des vaisseaux en Amérique, & conséquemment en y attirant plusieurs de nos charpentiers, priver cette Nation des hommes les plus utiles dans les tems de besoin. C'est pourquoi, sans faire de comparaison entre les qualités des vaisseaux bâtis en Europe, & de ceux qui sont faits en Amérique, qui sont visibles à tout le monde, & principalement aux marins, il sera suffisant d'observer que les Colonies que la Grande-Bretagne possède encore, sont plus que suffisantes pour bâtir les vaisseaux nécessaires au commerce du continent de l'Amérique & des Indes occidentales; qu'elles ont les moyens de fournir aux îles Britanniques toutes les denrées dont elles ont besoin, telle que le bois de charpente, le poisson, le grain, la farine, le bétail, & les autres provisions, & conséquemment, au lieu de rejeter entre les mains des étrangers aucune partie de notre commerce, nous pouvons le faire rester dans les dominations du Roi, ce qui sera

un bénéfice pour les particuliers , & un bien général pour l'Etat.

Le tableau que nous avons déjà donné d'une partie du territoire qui nous reste encore sur ce continent , considéré sous ses différens points de vue , peut servir , comme nous nous l'étions proposés , à éclaircir & à confirmer la vérité de ces assertions. Long-tems inconnu , & généralement méprisé , ce pays a été regardé comme un désert inhabitable , & peu fait pour la résidence de l'espèce humaine : nous affectons de mépriser un pays dont nous ne connoissons point la valeur , & nous restions satisfaits dans une ignorance impardonnable. Le Canada étoit également négligé , quoiqu'il possède un sol fertile , des terres immenses , les forêts les plus superbes , des rivières à l'infini , & des lacs aussi étendus que les mers de l'Europe , & probablement aussi utiles ; on le considéroit avec une sombre satisfaction qui approchoit de la malice. La folie & les malheurs de la Nation Françoisé lui ont perdu la possession d'une Province dont jusqu'à ce jour elle n'avoit jamais connu l'importance.

Lcs

Les îles du cap Breton & de Terre-Neuve, quoiqu'elles soient, conjointement avec la Nouvelle Ecosse, la clef des pêches étoient aussi peu regardées que le Canada. La première fut entièrement abandonnée après la destruction de Louisbourg, qui en étoit la capitale, & on ne fit aucun essai pour peupler la dernière ; de sorte qu'elles restèrent en proie à ceux qui voudroient les occuper. S'il reste donc de si vastes possessions à la Grande-Bretagne, il sera fort sage de les améliorer & de les encourager, sur-tout comme la guerre, quelque destructive qu'elle ait pu être par rapport aux autres objets, a tellement contribué à leur population ; plusieurs citoyens, outre ceux que leurs compatriotes ont exilés, étant venus volontairement habiter des terres qui leur assuroient une constitution également exempte du despotisme des Rois & des abus d'une démocratie.

Par les productions de la Province, on pourra voir combien elle est capable, ainsi que le Canada, d'établir un commerce avec la Grande-Bretagne & les Indes occidentales.

La quantité prodigieuse d'huile de ba-

leine employée par plusieurs manufactures dans toutes les parties de l'Europe , ainsi qu'en Angleterre , fait qu'il est très-important à la Nation Britannique de l'encourager par tous les moyens possibles , tant dans ses dominations européennes , que dans les Colonies qui lui restent encore , dont les habitans possèdent un capital suffisant , & assez de courage pour les entreprises les plus difficiles. Ils ont , entre autres avantages , un plus grand nombre de matelots , à proportion , qu'aucun des Etats-Unis , excepté celui de Massachusset , que leur marine surpassera bientôt , si les loix qui la regardent & l'acte de navigation ne sont point abolis. Ces loix servent comme de prohibition à l'huile qui vient de l'étranger , & elles sont d'autant plus recommandables , qu'il n'y a point de branche de notre commerce qui produise des matelots plus forts & meilleurs que ceux qui sont employés à la pêche de la baleine. Il y a plusieurs villes déjà occupées de ce commerce , & particulièrement Halifax , Port-Roseway & celles de la rivière Saint-Jean , qui , avec celles du Canada , mettront bientôt fin à celui de Nantucket , comme on ne peut trouver

aucun marché égal à celui de la Grande-Bretagne pour le prix des denrées, ou à cause des gratifications que le Parlement Britannique accorde.

Les Hollandais nous en prennent une quantité prodigieuse dont une grande partie passe en France ; & , quand ce commerce étoit entre les mains des habitans de la Nouvelle Angleterre & de Nantucket , il produisit près de cent cinquante mille livres sterlings annuellement pendant plusieurs années avant la guerre. Le Canada , particulièrement les pays-bas de cette Province , ou ceux qui sont le plus près de la mer , fournissent beaucoup d'huile , & la quantité peut être considérablement augmentée à raison de leur population , comme le golfe & le fleuve Saint-Laurent , ainsi que les mers des environs , abondent en veaux marins & en marsouins blancs ; on en tire déjà beaucoup plus d'huile que de la baleine , & elle est de meilleure qualité.

Pêche de la Morue. Les Colonies & les îles , qui nous restent , ont un plus grand avantage qu'aucun autre pays dans cette branche de commerce , étant beaucoup plus

près des bancs que les pêcheurs de la Nouvelle Angleterre, & pouvant en tout tems sécher leurs poissons sur la côte ; privilège accordé, à la vérité, aux Américains par le troisième article du traité provisionnel ; mais dont ils n'ont point essayé de se prévaloir, parce que cet article fait mention des baies & des ports inhabités, & qu'il s'en trouve fort peu de cette description dans la Province.

La Grande-Bretagne ne sauroit trop encourager la pêche de la morue, puisque, après le commerce de charbon & le cabotage, elle lui fournit les meilleurs de ses matelots, qui peuvent à peine être égalés & jamais surpassés par ceux d'aucune Nation. On peut à tous égards la regarder comme une manufacture, qui, indépendamment des matelots qu'elle élève pour notre marine, emploie un grand nombre de charpentiers pour la bâtisse des vaisseaux, & plusieurs personnes à terre pour curer le poisson, ajoutant par ce moyen à la population, & conséquemment aux vraies richesses de l'Etat. Avant la dernière guerre, il y avoit à peine 500 hommes de cette Province occupés de la pêche ; mais depuis

l'émigration des autres Colonies , leur nombre est augmenté à près de 10,000, preuve certaine de l'étendue que l'on peut donner à la pêche de la morue , & de la perspective agréable que la population de ces Colonies les rendra capables de devenir rivales des autres Nations , & même de les surpasser dans les marchés étrangers. Tandis que les Colonies, actuellement appelées *Etats-Unis*, faisoient partie de l'Empire Britannique, elles achetoient ordinairement une grande quantité de poisson de Terre-Neuve & de la Nouvelle Ecosse , pour lequel elles donnoient en échange du *rhum* fait à Boston & dans les autres places du continent , & pour de la mélasse des îles françoises. Cette liqueur étoit de la plus mauvaise qualité , soit parce qu'elle n'étoit pas assez vieille , ou à cause de l'inexpérience des distillateurs ; de sorte qu'il en revenoit un double avantage à ceux qui faisoient ce commerce , qui est à présent anéanti ; car ils échangeoient encore une fois ce poisson avec les François pour de la mélasse , parce qu'on fait très-peu de rhum dans les îles de cette Nation , de peur qu'il ne fasse tort à leurs eaux-de-vie de l'Europe.

Comme il est évident que le commerce de la morue y est à présent fort avantageux, il se fera communément en morues sèches, & la consommation qu'en font annuellement les Indes occidentales est de 140,000 quintaux ; de sorte qu'à proportion de l'exactitude avec laquelle on observera l'acte de navigation , nos pêches augmenteront ou diminueront. Les vaisseaux peuvent ici mettre en mer dans toutes les saisons de l'année , parce que les ports ne sont jamais gelés ; de sorte que, rencontrant dans peu de jours les vents alisés , ils sont à l'abri de tout danger, excepté dans le tems des ouragans.

Ainsi , si le commerce de bois & de la morue emploie continuellement les vaisseaux des habitans , le prompt retour du grand capital que la Province met à présent dans ce commerce , doit rapporter un profit considérable au Royaume, ce qui n'arrivera certainement pas , si les Officiers préposés pour empêcher qu'il ne se commette des abus dans ces loix admirables , qui sont les fondemens de nos richesses & de notre puissance , n'y donnent point toute l'attention nécessaire.

Ce n'est point au côté méridional seul de la péninsule, qui fournit tant d'excellens ports, qu'est limitée la pêche de la morue. De tous les côtés, les mers offrent des objets d'industrie & des moyens de subsistance aux habitans. La baie de Gaspéc étoit autrefois un établissement favori des François neutres, & cette baie, avec celle de Chalem, est le principal rendez-vous des pêcheurs du Canada. La morue y est plus petite qu'à Terre-Neuve; mais on en prend une quantité prodigieuse, près de 40,000 quintaux, dont une petite partie est consommée dans la Province du Canada, & le reste exporté.

Bled & Farine. Dans la situation actuelle de la Province, on ne sauroit supposer que, puisque sa population est fix à sept fois plus considérable qu'elle ne l'étoit avant la rebellion, il puisse s'y trouver assez de ces denrées pour devenir des objets d'exportation, du moins pour un tems. Les terres sont néanmoins généralement propres à la culture du bled, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pois & des fèves; il y en a déjà en abondance dans plusieurs endroits;

& particulièrement sur les bords de la rivière Saint-Jean, au Nord de la baie de Fundy, dans les habitations des Colons François du Canada, & à Port-Roseway, dont la bonté ne sauroit être surpassée. Ce sera certainement l'intérêt du Gouvernement d'encourager l'agriculture jusqu'à un certain point dans les autres Provinces; car le Canada seul est déjà capable d'exporter tout le grain dont on a besoin dans les îles Angloises des Indes occidentales; mais on doute s'il ne feroit point meilleur marché d'exporter du bled, de la farine, de l'avoine & des fèves de la Grande-Bretagne & d'Irlande, que de l'Amérique; puisque le fret est à un plus bas prix, d'Angleterre aux Antilles, parce que plusieurs navires y vont à moitié chargés, & d'autres même, ne pouvant point trouver de cargaison, sont obligés d'y aller à vuide, ce qui fait qu'ils sont bien aises de prendre des marchandises à tout prix. Mais le haut & le bas Canada produisent une vaste quantité de grain; le sol du dernier est égal à celui de plusieurs Provinces des Etats-Unis, & celui du premier est supérieur, ainsi que son climat. Ajoutez à cela que c'est le seul

chemin par lequel l'Etat de Vermont puisse avoir communication avec la mer & avec l'Europe ; conséquemment les sujets de la Grande-Bretagne seront toujours les porteurs de ses productions ; & il est certain que la Pensylvanie même ne le surpasse pas pour la bonté des denrées dont nous venons de faire mention. Les Etats méridionaux d'Europe prennent déjà une grande quantité de farine des Colonies qui nous restent ; & , si le fret & l'assurance des vaisseaux américains qui vont à la méditerranée , continue d'être à un taux si considérable , à cause des insultes auxquelles ces navires sont sujets de la part des corsaires de Barbarie , cette circonstance rendra nos Colonies capables de donner leur farine à meilleur compte que le reste de l'Amérique , dans le seul marché où on en ait besoin.

Bois de charpente. On en a déjà tant dit sur la bonté des bois , leur abondance & leur variété , qu'il ne sera pas nécessaire d'entrer ici dans de grands détails à ce sujet ; & , comme il est évident qu'à proportion que nous céderons aux étrangers

le droit de porter nos marchandises, nous aurons une diminution de matelots & de vaisseaux, il seroit à propos que la Grande-Bretagne accordât une petite récompense à ceux qui exportent du bois, des Colonies qui nous restent encore, aux Indes occidentales, quand ce ne seroit que pour un tems, principalement si les plaintes des planteurs des Antilles sont bien fondées, qui disent qu'ils ne reçoivent point assez de ces articles, que ce commerce est même fort précaire, & qu'ils sont extraordinairement chers, faute d'une compétition dans les marchés, à quoi il seroit aisé de remédier, si on leur permettoit de recevoir du bois du continent sur des vaisseaux américains. Comme ces planteurs forment une partie très-respectable de la communauté, quand leurs plaintes sont bien fondées, on devroit y faire attention, & les soulager de leurs maux ; mais s'ils desirent qu'on se relâche dans l'acte de la navigation, ils doivent se rappeler qu'une pareille mesure saperoit les fondemens de la marine de la Grande-Bretagne, & conséquemment la Puissance qui protège les possessions d'où ils tirent toutes leurs richesses & leur im-

portance , & qui protège en même tems toutes nos autres dominations étrangères.

Le bois que l'on exporte de ce pays-ci est déjà fort considérable ; il y a à Port-Roseway & dans son voisinage cinq moulins à scie qui vont continuellement , & un plus grand nombre dans d'autres endroits. *Sain^t-Andrews* a dernièrement envoyé plusieurs cargaisons à nos îles , malgré les tentatives des Américains , pour s'emparer du commerce de la baie de Passamaquoddy , en s'efforçant de former un établissement sur la rive occidentale de la rivière Sainte-Croix ; & il n'y a point de doute que les bois , la population & les vaisseaux de cette Province , indépendamment même des forêts du Canada , ne soient capables de fournir tout ce qui est nécessaire à la consommation des îles Britanniques pendant plusieurs siècles , puisqu'à cause de sa situation & de son climat plus doux , ce pays a plusieurs avantages sur le Canada , & que les bois de la Nouvelle Angleterre commencent déjà à manquer dans plusieurs endroits , & principalement près de la mer : c'est pourquoi il ne manque à présent qu'une petite récompense , plutôt pour rendre nos sujets

capables d'en exporter une grande quantité ; qu'à cause de la rareté de ces denrées , quoique , même sans récompense , l'exportation s'en étendra grandement aussi-tôt que les habitans seront débarrassés des poursuites plus essentielles qui attirent à présent toute leur attention.

Peaux. On peut regarder comme une circonstance fort heureuse , en voyant le territoire immense qui a été accordé aux Etats-Unis dans le traité provisionnel , par une personne qui , n'ayant probablement jamais été en Amérique , étoit incapable , à plusieurs égards , de s'acquitter de cette commission , que les Républicains aient manqué d'accomplir plusieurs articles essentiels de ce traité. Jusqu'à ce qu'ils s'y soient conformés , il sera juste & prudent de garder les postes sur les lacs , comme des sûretés pour faire le commerce de peaux , qui peut se conduire plus avantageusement par le Canada , à moins qu'on abandonne les forts , que par aucun des Etats , excepté celui de la Nouvelle York , dans l'endroit où la rivière d'Hudson , pénétrant fort avant dans le pays , communique avec les lacs

du Canada , & rend Albany capable de devenir un entrepôt pour ce genre de trafic avec les Indiens. Le nombre de peaux envoyées de la Nouvelle Ecosse , n'a pas jusqu'ici été bien considérable ; il auroit été beaucoup plus grand les deux années dernières , si on avoit établi des douanes dans les ports respectifs de la Province , comme on a déjà fait pour leur entrée , puisque toutes celles qui sont entrées en Angleterre , ont passé en contrebande dans des vaisseaux marchands ou de transport.

Comme les Républicains de l'Amérique , malgré tous nos efforts , s'approprient une partie de ce commerce du Canada , on devroit donner tout l'encouragement possible à nos sujets , soit en remettant les droits actuels , qui sont considérables , & en accordant , non-seulement une remise , mais même une récompense pour l'exportation , si cela étoit nécessaire , pour rendre les habitans de nos Colonies capables de nuire au commerce de leurs voisins , en donnant un plus grand prix pour les peaux que ceux des Etats-Unis ne pourroient offrir.

Ayant déjà fait mention des mâts , des

vergues & des barres de bois que l'on trouve en abondance dans tant d'endroits, il n'est pas nécessaire de nous étendre davantage là-dessus ; il n'y a point d'autre place sur le continent qui en fournisse une aussi grande quantité, & où il soit si facile de les transporter vers la mer.

Le rhum est une liqueur dont on se sert beaucoup en Amérique, & principalement dans les places employées aux pêches, & dans leur voisinage. On en faisoit autrefois une grande quantité à Boston & dans d'autres endroits, qui sont à présent sous la domination des Etats-Unis, avec les melasses qu'ils recevoient des îles françoises ; & le rhum que l'on y manufacturoit, quoique de très-mauvaise qualité, étoit ordinairement consommé par les pêcheurs de Terre-Neuve, de la Nouvelle Ecosse & du Canada, qui en prenoient tous les ans 600,000 *gallons*, ou 2,400,000 bouteilles, preuve certaine des profits immenses de ceux qui s'occupoient de ce commerce, quand on considère, outre cela, qu'ils donnoient en échange, pour les melasses, du poisson, du bois & des provisions de toute espèce ; de sorte qu'avec

ces encouragemens , une certitude de trouver un fret, en allant & en revenant, & éludant continuellement le paiement des droits à leur arrivée, il n'est pas du tout surprenant que ces Colons aient été si soudainement capables de faire figure dans le commerce. Comme les îles angloises font ordinairement du rhum avec leurs melasses, & que les îles françoises n'en font pas, il est encore incertain s'il seroit avantageux de donner plus d'encouragement aux distillateurs de la Nouvelle Ecosse, ou d'envoyer directement de nos îles les liqueurs dont nos établissemens sur le continent ont besoin. Comme ceux-ci en consomment une quantité prodigieuse, & que la vente des liqueurs de chez l'étranger est strictement défendue, sous peine d'amendes considérables, ce règlement, si on y prête la main, compensera dans peu de tems les pertes que nos planteurs ou nos négocians des Indes occidentales ont pu faire à cause des restrictions sages & judicieuses que l'on a mises sur leur commerce avec les sujets des Etats-Unis, parce que, par ce moyen, ils jouiront du monopole, dans le sens le plus étendu, des Colonies qui nous restent & des différentes pêches.

Sel. Un avantage considérable que nos pêches aurent sur celles des Nations étrangères, c'est que nous possédons les quais au sel dans les Indes occidentales, où le sel se fait d'eau de mer qui s'évapore par la chaleur du soleil jusqu'à ce qu'elle le laisse à sec. On devroit y placer une garnison pour en assurer le monopole à nos sujets, tant en tems de paix que de guerre, &, en empêchant par ce moyen les autres Nations de charger du sel pour leurs pêches, excepté à de certaines conditions, cela tiendrait lieu de récompense pour le poisson que prennent les Colons Américains de l'Empire Britannique & donneroit une supériorité dans les marchés étrangers, avantage très-desirable, & que nous ne devrions jamais perdre de vue.

On ne sauroit dire que le chêne blanc soit en grande abondance dans la Nouvelle Ecosse. Comme c'est un article absolument nécessaire pour les douves des barriques dans les Indes occidentales, il n'est point encore décidé si la quantité que les vaisseaux au tabac des Colonies méridionales de l'Amérique en importent dans la Grande-Bretagne, dont chacun prend un grand nombre

nombre de douves pour servir de cales à sa cargaison , sera suffisante pour la consommation des îles. Si elle ne l'est pas , le commerce de ce Royaume ne souffrira pas beaucoup de ce qu'il pourra recevoir des Colonies méridionales , qui , n'ayant pas elle-même de vaisseaux , s'embarassent fort peu comment ou par quelle Nation leurs productions sont exportées ; & , comme elles ne consentiront pas à perdre le commerce de ce pays-ci , en adoptant le ressentiment peu prudent de leurs voisins du Nord , la plus grande partie de leur commerce avec les îles se fera dans des vaisseaux anglois.

Goudron , poix & thérébentine. Tant que la Nation Britannique demeurera un Etat commerçant , elle aura toujours grand besoin de ces articles , dont elle pourra trouver une grande quantité dans les Colonies qui lui restent , où il y a quatre cinquièmes des terres couverts de pins , sur-tout si l'on donne une petite récompense pendant quelques années , afin de les encourager. La plus grande partie du goudron dont la Grande-Bretagne faisoit autrefois usage , se

faisoit dans les Carolines ; & , quoiqu'il fût beaucoup meilleur marché même en comptant le fret , que le goudron de Suède , il étoit d'une qualité si inférieure à celui-ci , que , dans plusieurs ouvrages & dans un grand nombre de manufactures , on préféroit toujours ce dernier. Cependant depuis la découverte d'extraire du bithume & de l'huile , du charbon , chose que l'on a long-tems cherchée , & que l'on a à présent amenée à un degré de perfection , cette Nation a la perspective de devenir l'entrepôt de toute l'Europe , parce que l'on a trouvé qu'ils résistent à cet insecte destructeur le ver de mer (1) , qui est aussi com-

(1) Il ne seroit peut-être pas tout à fait inutile de chercher si cet insecte , si connu par les effets terribles qu'il fait sur les vaisseaux & sur toutes sortes de bois , qui les ronge continuellement , & les détruit entièrement , a pris naissance dans cet hémisphère , ou s'il y a été importé depuis la découverte du Nouveau Monde , comme il paroît se multiplier , & que le dégât qu'il cause semble s'augmenter tous les jours. En Hollande , par exemple , le bois qui composoit une partie de leurs digues , dont dépend en quelque sorte la sûreté de leur pays , étoit tellement mangé , il y a quelques mois , que le dommage qu'il y avoit dans un endroit seulement fut estimé à quarante mille livres sterlings.

mun dans nos mers que dans celles de l'Amérique.

Comme on aura toujours besoin de goudron pour les agrès, les cables, les voiles, &c., & que les Colonies Britanniques sont capables d'en fournir une grande quantité, il sera à propos de leur donner quelqu'encouragement, ce qui contribuera beaucoup au défrichement des terres, de même que si on ne permet le transport du bois de charpente, aux Indes occidentales, qu'aux vaisseaux anglois; car, comme les nouveaux établissemens sont situés sur un continent qui ne forme qu'une vaste forêt, plus on en demandera, & plus les Colons trouveront de débouchés pour leurs productions; plutôt ils défricheront leurs terres, & plutôt la Nation sera exempte de nourrir & entretenir les Loyalistes.

A présent presque tous les habitans font des cendres gravelées & de la potasse, mais pas en assez grande quantité pour pouvoir les exporter. La raison en est bien simple. La culture de leurs terres, qui est le seul moyen de leur assurer une subsistance durable, doit nécessairement attirer toute leur attention, & les divertir de toute autre poursuite,

excepté de celle de ces branches de commerce qu'il est aisé d'étendre, & qui s'offrent immédiatement à leur spéculation.

Il y a des apparences de mines de fer dans plusieurs endroits. Le sol en général est fort bon pour le chanvre & le lin. Leurs mines de charbon sont d'une qualité inférieure, remplie de soufre ; mais elles peuvent par la suite devenir utiles à la Province pour l'exportation. On en a découvert dernièrement près du grand lac, sur la rivière Saint-Jean, & elles paroissent meilleures que celles de la rivière Espagnole, dans l'île du cap Breton. Ces dernières fournissent du charbon à toutes les garnisons Britanniques, & il est probable que les Etats-Unis seront obligés d'y avoir recours, dans peu d'années, parce que le bois est plus rare & plus cher dans les ports de mer des Provinces orientales qu'on ne sauroit se l'imaginer.

Il paroît inutile de s'étendre sur les objets d'importation de la Grande-Bretagne aux Colonies qu'elle possède encore. Leur nature est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire la description ou l'énumération, & la consommation doit s'en aug-

menter à proportion de la population de ces Provinces. La supériorité des manufactures de la Grande-Bretagne, même dans les endroits où l'on a tenté d'entrer en compétition avec elles, leur a toujours ouvert un marché, augmenté leur vente & leur réputation. Non-seulement la Province dont nous avons plus particulièrement fait la description, & des productions de laquelle nous avons parlé; mais même le Canada & les territoires immenses qui environnent les lacs, dont la population est immense, & augmente tous les jours, doivent tirer tous leurs vêtemens, &c. d'Angleterre : on peut outre cela ajouter un commerce considérable avec toutes les Nations du Nord.



GOVERNEMENT.

LA forme du Gouvernement de la Nouvelle Ecosse approche beaucoup de celle de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur est nommé en Angleterre & représente le Souverain, puisqu'aucune loi ne sauroit être valide sans son consentement. Il nomme un Conseil, dont l'autorité est analogue à celle de la Chambre des Pairs, & qui tient comme le milieu dans sa capacité législative entre le Gouverneur & les Représentans du peuple. Ces derniers sont choisis par les francs-tenanciers & les bourgeois pour chaque comté & grande ville, & ressemblent à la Chambre des Communes d'Angleterre.

Cette forme de Gouvernement, quoiqu'elle paroisse compliquée, est cependant, quand on l'examine attentivement, également juste & simple. Il n'y a que la pusillanimité ou la trahison des Représentans du peuple, qui puisse mettre sa liberté en danger, &, tandis que le Parlement Britannique garde la liberté des habitans contre les attentats de Ministres foibles, arbitraires

ou corrompus ; il leur assure également une exemption complète & perpétuelle de taxes par le même pacte solennel , à moins que ce ne soit avec leur consentement.

Le contraste entre des Etats de nouvelle date où on a soudainement élevé une forme brute & imparfaite sur les fondemens sablonneux d'une démocratie turbulente , & un Gouvernement formé sur le modèle d'un édifice qui a été des siècles à finir , & qui fait l'admiration de l'univers , est trop frappant pour ne point donner au siècle présent une leçon également intéressante & utile. Les conséquences de la forme de Gouvernement qui subsiste dans la Nouvelle Ecosse , seront sans doute une augmentation de population par les émigrations des autres Colonies , une augmentation de commerce & de navires , de grands progrès dans l'agriculture , & une augmentation de la valeur des terres.

Où la liberté n'existe pas dans le sens le plus illimité , on ne sauroit attendre de grands avantages du sol le plus riche ou des plus vastes territoires , même dans les pays où la science s'est depuis longtemps établie , & où les arts jouissent de la

protection des grands ; mais dans des établissemens nouvellement formés , dont les habitans savent apprécier la liberté , & la regardent comme un droit naturel , toute innovation qui peut l'affecter doit tendre à leur ruine , & produire les semences d'une discorde éternelle entr'eux & la mère-patrie.

La Grande-Bretagne possède encore une grande étendue de territoire dans le Nouveau Monde , habité par un peuple vertueux & loyal ; ses mœurs ne sont pas encore corrompues par cette source empoisonnée , qui , coulant des prisons de l'Europe & des plus vils de l'espèce humaine , a contribué à répandre une influence pestiférée dans plusieurs endroits de l'Amérique , & dont les effets sont trop connus pour qu'il soit besoin de faire des commentaires , ou de démontrer que c'est une méthode d'établir des Colonies également absurde & contraire à la saine politique. Des dominations étendues , si elles ne sont point peuplées de gens industrieux , & si elles n'ont point un commerce proportionné à leur grandeur , ne servent qu'à satisfaire l'orgueil des conquêtes , ou la licence de l'ancien héroïsme. Leur vaste étendue n'est

qu'une preuve de leur foiblesse, & les expose aux invasions faciles des étrangers, ou à périr par leurs propres dissensions. Les Colonies qui nous restent sont compactes & unies. Puisse cette île continuer long-tems, par la sagesse de ses conseils, & la justice de ses mesures, à réunir toutes les parties d'un Empire si grand par les liens indissolubles de la fraternité; & , tandis que la liberté de sa constitution sacrée accorde déjà des bénédictions à des millions d'êtres qui n'existent pas encore, & qui peuvent par la suite devenir habitans de nos Colonies, que le *second* souhait de chaque sujet soit :
« Puisse le Roi continuer long-tems souverain d'un peuple libre ! Le *premier*
» doit être : Puisse le Peuple rester libre !

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

I NTRODUCTION.	Page 1
Situation, Etendue, Aspect.	7
Climat & Saisons.	12
Productions naturelles.	16
Animaux, Arbres & plantes importés.	21
Dangers sur la côte, Iles aux Veaux- Marins, &c. — Fanaux nécessaires.	25
<i>Pêches.</i> — Abondance de Morue. — Ha- reng. — Maquereau. — Pêcheurs Amé- ricains.	31
<i>Indiens.</i> — Leur Férocité. — Leur In- tempérance, Maladies. — Coutumes, Langage, Religion, Canots, Enfants.	40
<i>Animaux,</i> Ours, Chat sauvage, Renard. — <i>Mouſe</i> , Putois, Opoſſum. — Her- mine, Veaux-Marins, Caſtor. — Caribou. Outre.	53
<i>Commerce de Peaux.</i> Mépriſe de la France au ſujet du Canada. — Avantages pro- bables de l'Angleterre.	63
<i>Nouveaux Etabliſſemens, Villes & Ports,</i> <i>Province du Maine.</i> — Ile du Grand- Manan. — Rivière Sainte-Croix. — Saint	

TABLE.

139

Andrews. — Port de Beaver. — Rivière Saint - Jean. — Chûtes. — Parytown. Port de d°. — Sa population. — Etablissement de Quako, Bassin des Mines & baie de Chignecto. — François neutres. — Annapolis - Royale. — Son bassin. — Digby. — Baie de Sainte - Marie. — Yarmouth. — Barrington. — Shelburn ou Port-Roseway. — Port Matoon. — Liverpool. — Lunenburg. — Le Have. — Halifax. — Anciens Etablissements François. — Ile Saint-Jean.	68
<i>Commerce & Navigation.</i> Acte de navigation. — Bâtisse des vaisseaux. — Pêches de la Baleine, de la Morue. — Grains & Farine. — Bois de charpente. — Peaux. — Rhum, Sel, Chêne blanc. — Goudron, Poix & Thérébentine, Perle & Potasse. — Fer.	106
<i>Gouvernement.</i> Conclusion.	134

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 36, ligne 13, canaux, *lisez*, canots.
— 45, ligne 25, le mieux, *lisez*, le plus.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Etat actuel de la Nouvelle Ecosse, traduit de l'Anglois par M. Soules*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.
A Paris, ce 21 Avril 1787.

Signé DE KERALIO.

